

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLORAMA

UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT MODES, HUMOUR

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

1560. NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

5 CTS.
LE NUMERO

VIN MARIANI



LE TONIQUE IDEAL



Fortifie
Nourit
Rafrachit

CORPS ET CERVEAU

APPROUVE PAR
LES MEDECINS
CELEBRES

Vendu par les

Pharmaciens et les
Epiciers

GARE AUX IMITATIONS

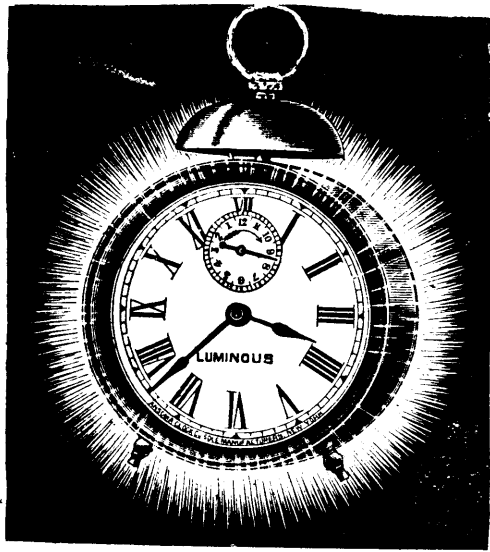
LAWRENCE A. WILSON & Cie

Seuls agents au
Canada pour

Gold Back Sec Champagne
Wilson's Old Empire-Rye

VOL. III - NO. 7

Samedi, le 31 Oct. 1896



PRIME NO. 1 HORLOGE REVEIL-MATIN

A Cadran Phosphorescent

Bien finie, en nickel, 5½ par 4 pouces, marquant les heures, les minutes et les secondes, garantie par l'AMERICAN CLOCK Co., 1611, rue Notre Dame.

Le cadran de cette horloge est brillant dans l'obscurité, ce qui permet de voir l'heure sans lumière.

CONDITIONS

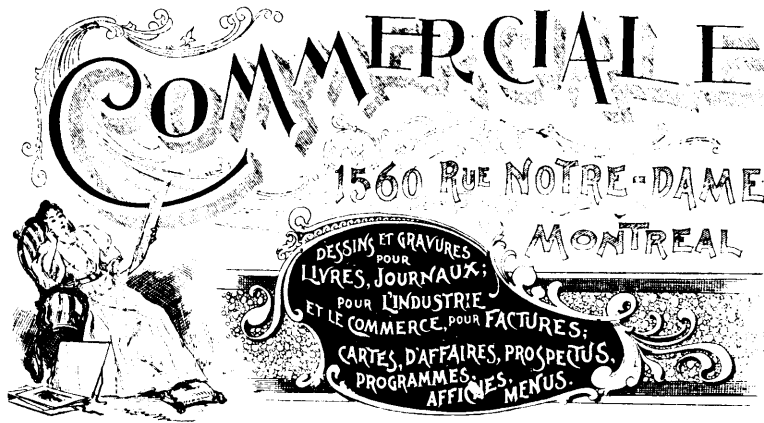
Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au CYCLORAMA UNIVERSEL pour un an en payant d'avance, aura droit gratuitement à la prime No. 1.

Tout nouvel abonné au CYCLORAMA UNIVERSEL qui paiera un an d'abonnement d'avance aura droit gratuitement à la prime No. 1.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No. 1 au prix réduit de 75 centins en produisant 5 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No. 1 au prix réduit de 70 centins en produisant 10 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE



1560 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL

DESSINS ET GRAVURES
POUR
LIVRES, JOURNAUX,
ET LE COMMERCE, POUR FACTURES,
CARTES, D'AFFAIRES, PROSPECTUS,
PROGRAMMES, AFFICHES, MENUS.

PRIME NO. 2

HORLOGE MUSICALE

En nickel, très bien finie, 6 par 4 pouces, face ornée et dorée, bon mécanisme garanti par l'AMERICAN CLOCK Co., 1611, rue Notre Dame. Les côtés sont en verre, ce qui permet de voir les mouvements.

Cette horloge est un amusement et un agrément, en ce qu'elle fait entendre une douce musique pendant 20 minutes. C'est une horloge et une boîte musicale réunie, mais indépendante l'une et l'autre. La musique peut être réglée pour jouer à n'importe qu'elle heure et peut servir de reveil-matin. On l'arrête à volonté.

CONDITIONS

Tout abonné, ancien ou nouveau, qui paiera un an d'abonnement d'avance au CYCLORAMA UNIVERSEL, aura droit à la prime No. 2 au rabais, soit \$2., c'est-à-dire \$4.50 avec l'abonnement. L'horloge musicale seule valant cela.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No. 2 au prix réduit de \$3. en produisant 10 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

Le Cyclorama Universel

JOURNAL HEBDOMADAIRE

D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : UN AN, - \$2.50
SIX MOIS, \$1.25

La File du Cyclorama Universel forme à la fin de l'année deux magnifiques volumes de plus de 700 pages

DEPOT GENERAL :

1560 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

Tout acheteur au numéro qui produira 15 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL aura droit à la prime No. 2 au prix réduit de \$2.75.

Frais de transport à la charge de l'abonné.

Les conditions concernant les autres primes que nous avons à offrir, suivront prochainement.

COUPON

A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.

* TYPES DE BEAUTE ORIENTALE *

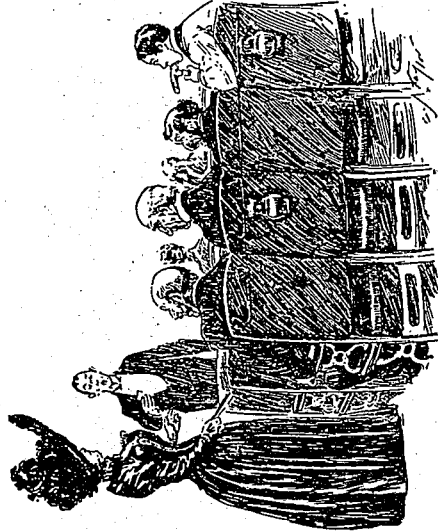


UNE FILLE JAPONAISE



UNE FEMME VOILÉE D'EGYPTE

UN MOMENT D'ANXIÉTÉ



Une arrivée au théâtre qui fait sensation. — Chacun des hommes de se demander avec inquiétude : Va-t-elle s'asseoir devant moi ?

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? Corvisart. Tu as l'air tout triste.
— Je viens de perdre ma belle-mère.
— J'ignorais que tu en avais une !...
— Aussi n'en ai-je pas. Seulement, je me pensais bien sûr d'en avoir une, mais Clara pense autrement.

Enfants terribles :

LULU. — Et ton papa à toi, qu'est-ce qu'il fait ?
TORO. — Mon papa ?... Il fait tout ce que veut maman ?

LE MOIS D'OCTOBRE



PAT. — Oui, un beau temps ! ... que le vent les soulève et les ramène.
A peine a-t-on balayé les saletés.....

Un incorrigible pochard suit le trottoir.
Quand on dit que " il le suit," c'est un peu exagéré, car il décrit des zigzags très amples.
Soudain, il se raidit et, regardant l'enseigne du poste de police, s'écrie :
— Attention ! tiens-toi droit ! Rappelle-toi que tu es Français et que tu vas passer devant l'ennemi.

Une dame en visite s'adressant à l'enfant de la maison :
— A quelle heure dine-t-on chez vous, mon petit ami ?
— Maman a dit qu'on se mettra à table aussitôt que vous serez partie.



Un pauvre diable, poussé à bout par sa belle-mère, monte au 5e et se lance bêtement dans le vide.

Au 4e, il aperçoit celle qu'il ne voulait plus revoir, souriant triomphalement à sa chute.

Mais il eut le temps de saisir la cause indirecte de son malheur et de l'entraîner avec lui dans l'abîme.

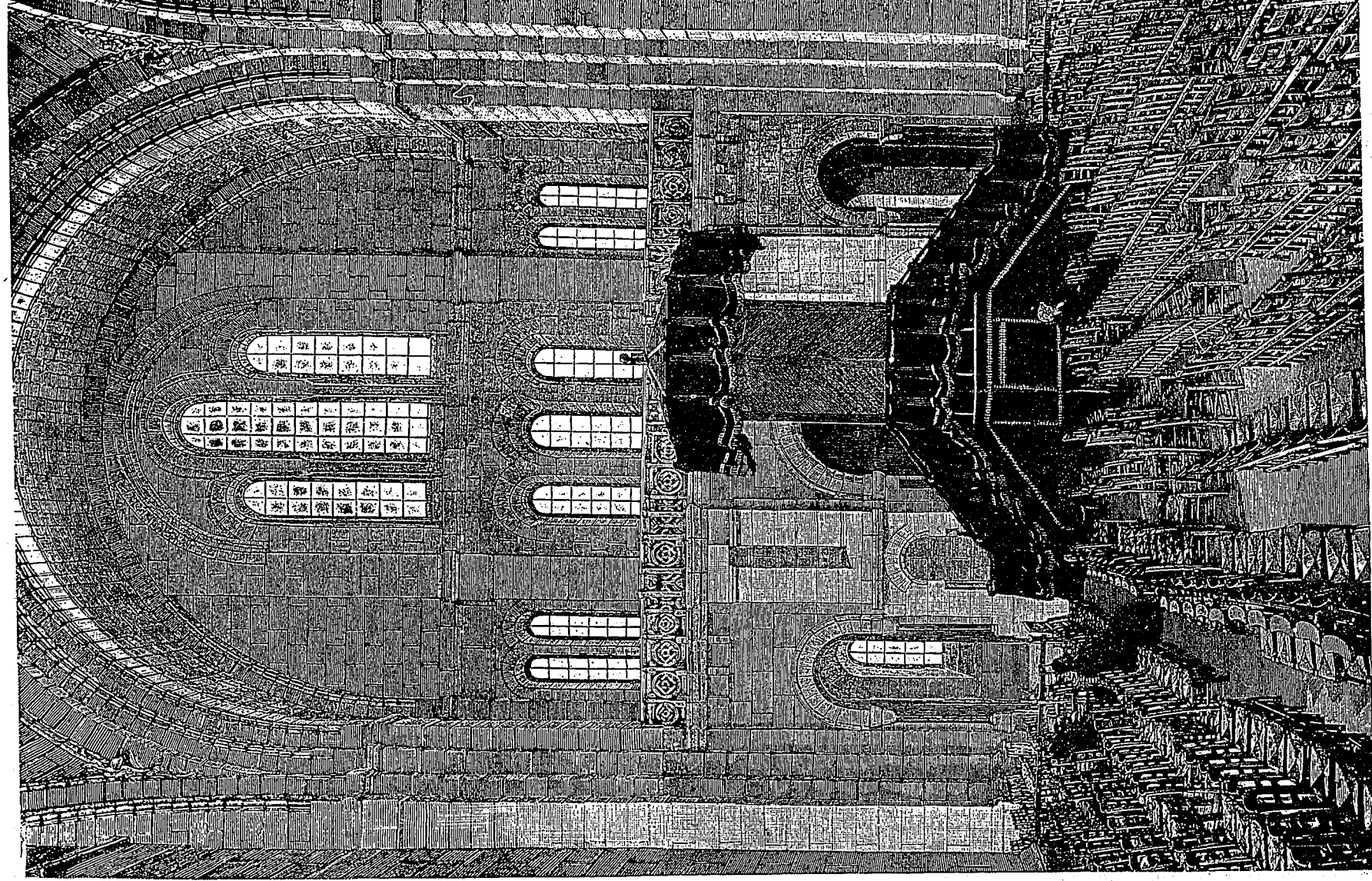
Un manège de chevaux de bois se trouvait justement sous les fenêtres et amortit la double chute.

De sorte que ce dangereux exercice se termina par une tournée qui les a reconciliés complètement.

DOT

Fut-elle sotte et laide en diable,
Fille qui peut mettre en avant
Cet artificieux argument,
Semblera toujours adorable.

BASILIQUE DU SACRÉ-CŒUR, A PARIS:



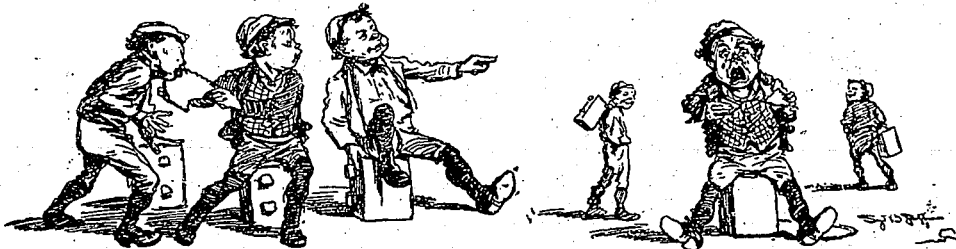
La nef, vue prise du côté de la chaire.

HISTOIRE D'UN GATEAU



I

II



III

IV

Qui ressemble à celle de plus d'un plaideur

Les vieilles habitudes se perdent difficilement.

Un ancien épicier, retiré des affaires, a été nommé maire de sa commune ; il procède à un mariage et adresse au marié la question d'usage :

— Vous prenez pour légitime épouse Mlle Desplumeaux, ici présente ?

— Oui.

— Et avec ça ? ajoute-t-il gracieusement.

Le docteur X... cause avec un magistrat de ses amis.

— Il y a vraiment des cas embarrassants pour le magistrat, dit ce dernier ; ainsi, cette semaine, nous avons eu à juger un homicide par imprudence très-délicat.

— Oh ! moi, riposte en riant le docteur X... je ne serai jamais exposé à une poursuite de ce genre, car lorsque je doute comme médecin, je n'ordonne jamais rien.

— Très-bien, mon cher, mais si votre malade mourait, on pourrait alors vous poursuivre pour homicide par prudence !

Une dame va consulter un médecin.

En sortant, elle place une piastre sur sa table.

Le docteur, sans prendre l'argent, se met à chercher sur le tapis.

— Que faites-vous donc ? lui demande sa cliente.

— Madame, je cherche l'autre piastre que vous avez dû me remettre et qui sans doute sera tombée.

Au dessert, Bébé profite d'un moment d'inattention des convives pour se soulever sur sa chaise et fourrer sa main dans un compotier ; mais sa grand'mère aperçoit le geste.

— Maurice ! dit-elle d'un ton sévère.

Alors, Bébé, gracieux :

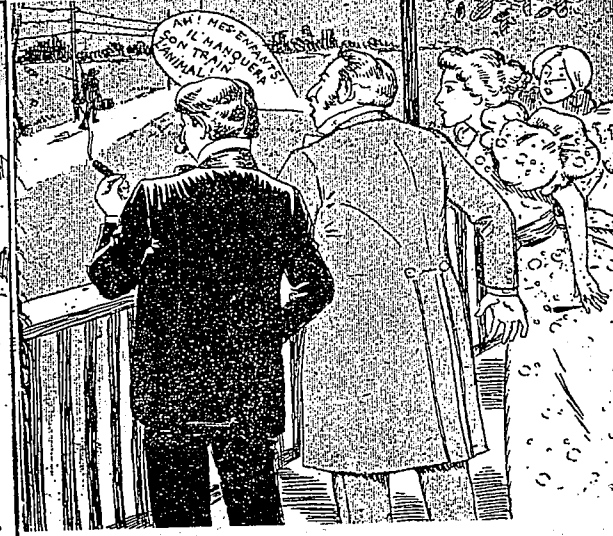
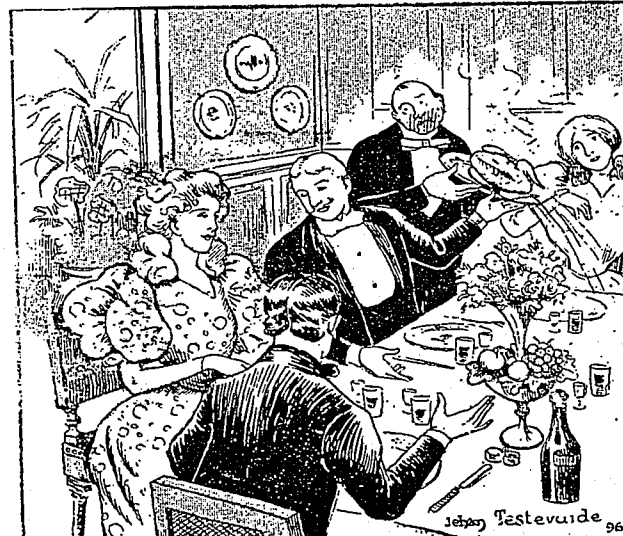
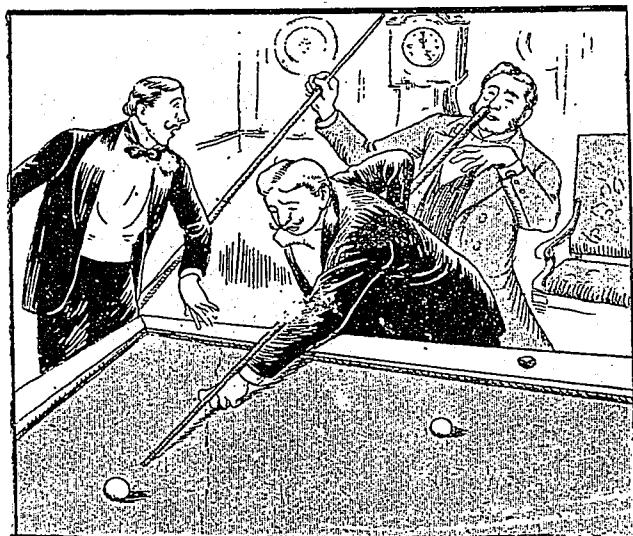
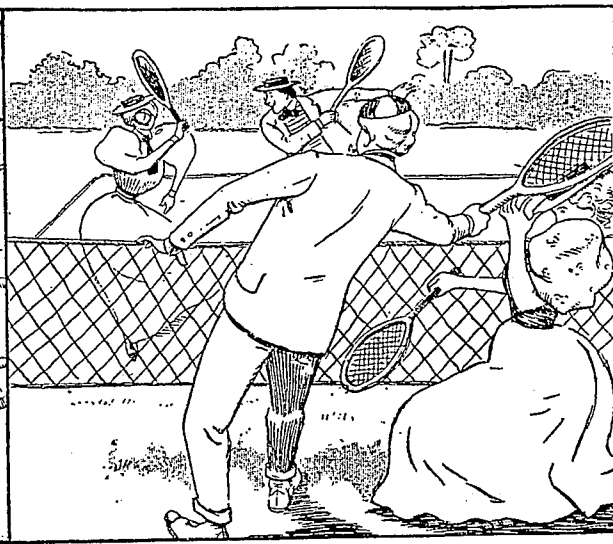
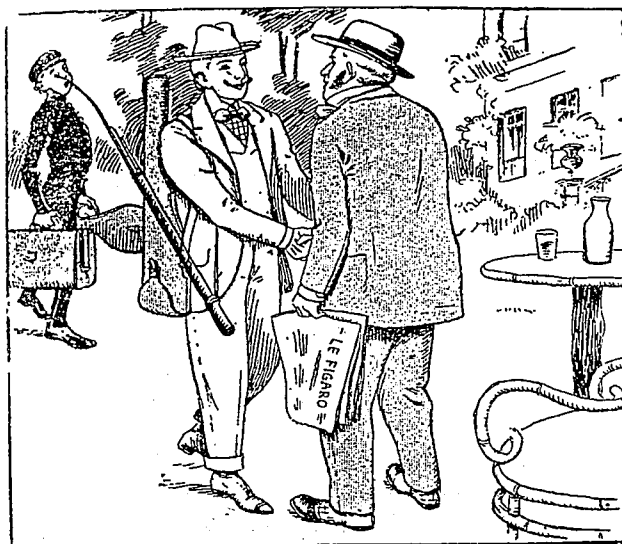
— Grand'maman, c'était pour te l'offrir...

MORNE ASPECT (dans la coulisse).



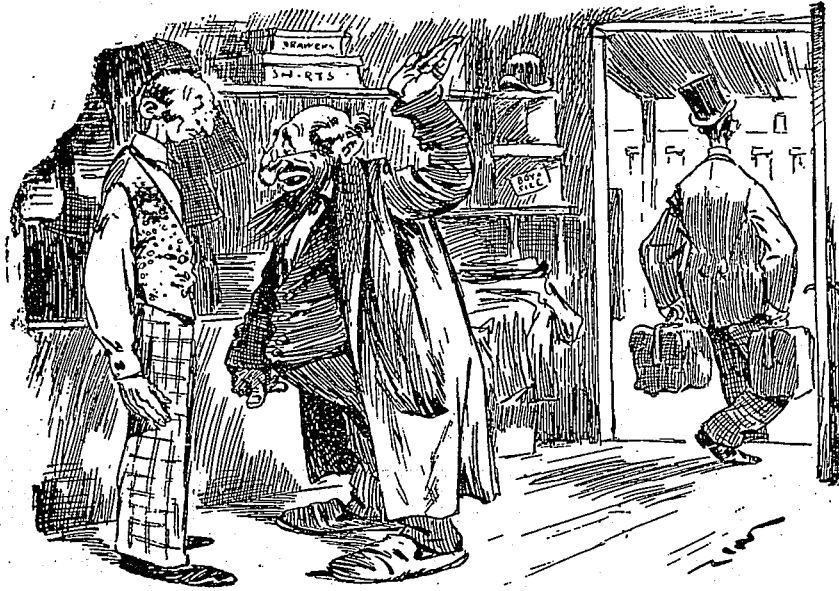
PREMIER ACTEUR—Pauvre salle, ce soir.

SECOND ACTEUR—Oui ; les rangées sont comme des traverses de chemin de fer.



L'INVITÉ MALADROIT

IL NE COMPRENAIT PAS LA DIFFÉRENCE



EINSTEIN. — Pourquoi le monsieur, là, laisse-t-il sans rien acheter ?...

COMMIS. — Nous n'avons pas de sous-vêtements à sa mesure.

EINSTEIN. — Par Isaac, quelle différence cela fait ! Ne voyez-vous pas qu'il a deux valises et qu'il s'en va ? ... par Moïse, aucune grandeur fera."

Entre voisines :

— Eh bien, madame Mitou, votre fille fait-elle des progrès sur le piano ?

— Ah ! je crois bien !... Son maître, qui jouait, hier, un morceau avec elle, lui disait : " Vous êtes de trois mesures en avance ! "

Une vieille rentière cède tous ses biens à son neveu et lui tient ce langage :

— Ainsi, c'est entendu, mon cher neveu, je vous donne tous mes biens à une seule condition, c'est que vous me ferez une petite pension.

— Oh ! ma tante, aussi petite que vous voudrez !

Arago avait reçu d'un savant étranger un baromètre nouveau modèle, très précieux, très cher.

Un beau jour, son domestique, en époussetant, le laissa tomber, et voilà l'objet en mille morceaux.

Désespoir du domestique, mais son maître le consola en lui disant simplement :

— Mon ami, jamais baromètre n'est descendu aussi bas !

Le jour du petit terme, dans une mansarde occupée par deux étudiants.

L'un, en train de retourner les tiroirs, à l'autre qui semble interroger le plafond :

— Qu'est-ce que tu cherches donc ?

— Je cherche le mot. Et toi ?

— Je cherche le " terme. "

Un vrai mot de la fin :

On a trouvé l'autre jour, au Bois, un individu pendu à une branche de chêne.

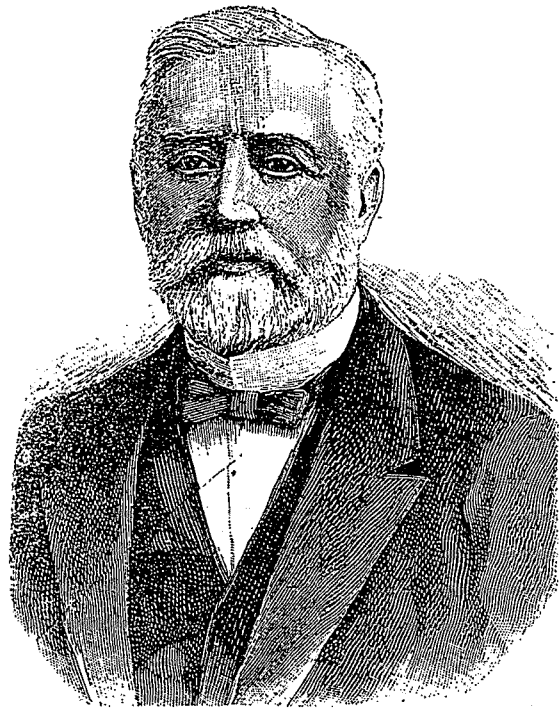
Il avait accroché sur sa poitrine une pancarte ainsi conçue :

Je meurs où je m'attache.

LE PRENDRE DE HAUT.



La poignée de mains élevée est parfois difficile à échanger; mais c'est de haut ton.



... Sir EDMOND MONSON ...

Lord Dufferin, marquis d'Ava, a pris sa retraite à la fin du mois de Septembre et quitté définitivement le bel hôtel que l'ambassade d'Angleterre occupe faubourg Saint-Honoré, pour repasser le détroit et vivre sa verte et robuste vieillesse dans les superbes propriétés qu'il possède dans sa terre natale. Au commencement du mois d'octobre, sir Monson a présenté les lettres qui l'accréditent en qualité d'ambassadeur d'Angleterre auprès du Gouvernement Français.

Le nouvel ambassadeur est un ancien élève de

• LE MENUET •



Danses anciennes exécutées à Versailles, devant le Tsar

l'Université d'Oxford, qui devint professeur de langues modernes; c'est un linguiste distingué que sa connaissance approfondie des langues fit attacher au service de la diplomatie à Paris, à Florence, à Washington, à Hanovre, à Bruxelles. Les brillantes qualités qu'il déploya dans ces diverses fonctions lui valurent d'être nommé consul général aux Açores, puis à Budapest. Diverses missions de confiance en Dalmatie et au Monténégro firent ressortir sa compétence dans les questions litigieuses, et il fut alors nommé ministre plénipotentiaire dans la République Argentine, puis au Danemark, en Grèce et, en 1892, au poste si recherché d'ambassadeur à Vienne.

Sir Edmond Monson est un fin diplomate, de l'accueil le plus courtois, qui n'a laissé que des

sympathies et des regrets dans les postes qu'il a occupés successivement et où il n'est plus à compter ses succès de carrière. Il est le premier à connaître les difficultés de sa tâche, surtout à un moment où l'horizon politique est passablement embrouillé du côté de l'Orient. Mais il semble de taille à porter vaillamment l'héritage de ses prédécesseurs les Lyons, les Lytton et les Dufferin.

Faut-il faire remarquer que c'est le premier des ambassadeurs d'Angleterre en France qui ne possède pas la pairie, marque honorifique suprême de son pays. Nul doute qu'il ne l'obtienne promptement pour les importants services qu'il est appelé à rendre en son nouveau poste.

LA PAROLE EST D'ARGENT, MAIS



BRIND'AMOUR.—Si je te donne ces bonbons, vas-tu dire à ta sœur que je l'attends ici !

MAUD.—Combien allez-vous me donner de plus si je ne le dis pas à mon grand frère ?...

Est-ce un anglicisme ?—

- Votre fils est-il dans les affaires ?
- Oui ; il est "contracteur."
- Dans quelle ligne ?
- Les dettes.

— Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire où je trouverai un restaurant à vingt-deux sous ?

— Là, tenez, en face.

— Merci bien, et maintenant, pourriez-vous me dire où je trouverai les vingt-deux sous ?

Le père Durand vient de raconter à un de ses amis des anecdotes qu'il lui avait déjà dites.

— Oh ! dit l'ami, tu te répètes, mon pauvre vieux !

— Bah ! Tu dis cela pour faire croire que tu as de la mémoire !

Une dame est chez l'avocat pour obtenir une séparation d'avec son mari, et elle expose ses griefs.

— Pourtant, lui objecte l'homme de loi, votre mari vous a aimée !...

Alors, avec un sourire amer :

— Cela se peut, monsieur, répond la plaignante... cet homme est capable de tout !

UN PETIT TROU POUR SORTIR



MAITRESSE.— Arthur Brissec, ne savez-vous pas que la règle de l'école veut des chaussures décrottées ! Pourquoi êtes-vous si sale ?

ELÈVE.— J'ai nettoyé mes bottines, madame. Mais j'ai grimpé sur un arbre ensuite pour cueillir cette belle pomme pour vous.

DU RIZ APRES LE MARIAGE



BLANBEC.—Seigneur ! Je voudrais tenir le muffle qui nous a jeté cette pouding au riz sur la tête, Edif.

Monnaie de singe :

— Comment ! M. Grinchinot, vous me donnez deux piastres et vous prétendez qu'avec cela nous sommes quittes ?

— Mon cher tailleur, quand on paie ce qu'on peut, on paie ce qu'on doit !...

— Ta sœur a la plus petite pomme. Est-ce que tu lui as donné le choix, comme je te l'avais recommandé ?

— Mais oui, petite mère. Je lui ai même dit qu'elle pouvait choisir la petite pomme ou rien du tout. Elle a choisi la petite pomme.

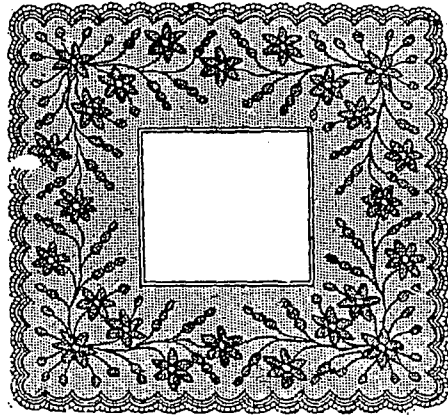
Une toute jeune fille se présente chez Mme X...

— Mais vous êtes bien petite pour être bonne d'enfant ?

— Oh ! ça ne fait rien, madame ! le bébé se'ra moins de mal quand je le laisserai tomber !

LA MODE

OUVRAGES DE DAMES



Mouchoir en tulle

Les lacets à médaillons doivent être de deux grosseurs, les plus petits forment les feuilles et les plus grands sont employés pour les fleurs : chaque médaillon forme un pétale de la fleur. Tous ces médaillons sont finement cousus au tulle et réunis au milieu par un œillet festonné.

Les tiges sont faites au point de reprise, à même le tulle avec du coton à reprise.

Vous ornez le bord des dents d'un rang de picots que vous faites vous-même, ou que vous achetez tout préparés.

Cette dentelle terminée, vous découpez le tulle entre les dents et vous enlevez le carré du tulle du milieu que vous remplacerez par une jolie batiste blanche. Le petit dessin représente l'ouvrage entier et le grand dessin, la dentelle grandeur naturelle.

MOUCHOIR EN TULLE BRODÉ

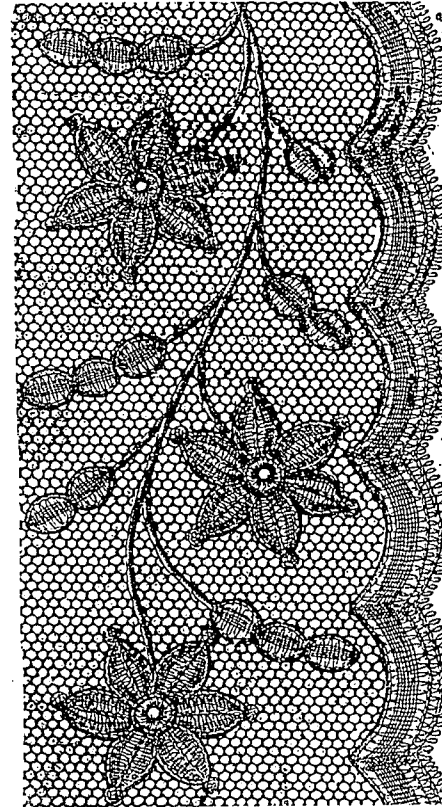
Ce charmant mouchoir, très simple à exécuter, ne demande qu'un peu de patience, mais on est bien récompensé de la peine que l'on a eue lorsque l'ouvrage est terminé.

Tout d'abord, reportez le dessin sur de la toile d'architecte ou de la toile cirée, puis appliquez dessus un carré de tulle très fin.

La broderie est formée par de simples galons, lacets et médaillons très fins qui servent également pour les dentelles irlandaises.

A travers le tulle, vous suivez le dessin et vous cousez chaque gallon aux places indiquées.

Avec le lacet plat vous formez les dents de cette dentelle et le carré intérieur, puis vous vous occupez des fleurs et feuilles.



TOILETTE DE VILLE

Sur la doublure de la jupe, on pose deux panneaux de soie écossaise, taillée en biais. Par-dessus est une jupe de vignogne "castor" formant colonne dans le milieu et s'ouvrant pour laisser voir les panneaux d'écossais. Le reste de la jupe est uni. Le corsage est découpé, dans le même esprit que la jupe, pour laisser voir deux panneaux de soie écossaise. Les devants se ferment à gauche ; ils sont garnis de boutons et un biais de vignogne des-

sine un empiècement. Col droit tenant au corsage, et dont la cambrure est formée par des coutures. La manche est également garnie d'un biais qui s'arrondit sur le ballon. Partout à la jupe et aux échantures du corsage, des biais piqués suivant tous les contours. Chapeau de feutre bordé de velours, garni de ruban écossais et de plumes noires.



Toilette de ville

DANS UNE HOTELLERIE DE VILLAGE



TOURISTE, (un peu à l'envers).—Ainsi, vous ne recevez pas souvent de messieurs, ici ?

SERVANTE.— Non, monsieur, la plupart du temps ce sont des touristes comme vous !...

En sortant de la consultation du docteur X...., M. Z... dépose deux piastres sur la table ; alors, le docteur, d'un ton impertinent :

— Est-ce pour mon domestique ?

Froidement, M. Z... répond :

— C'est pour vous deux !

Marguerite raconte son rêve de la nuit à sa petite sœur Francine :

— Figure-toi que j'étais dans une pâtisserie toute en or et que j'y mangeais de tous les gâteaux que j'aime !

— Et moi, demande Francine, j'en mangeais aussi des gâteaux, dis ?

— Toi ?... Non, puisque tu n'étais pas dans la pâtisserie.

— J'y étais pas, dans la pâtisserie ! fait Francine.

Et elle se met à pleurer.

Psychologie des ménages cyclistes :
Pendant la lune de miel, on a un tandem
L'année d'après, deux bicyclettes.
Et l'année suivante, deux tandems.

En cour de police. Le président au délinquant :

— Avez-vous déjà été condamné ?

— Jamais, votre honneur.

— Eh bien ! asseyez-vous ; vous allez l'être !

SE PRÉPARANT À LA TORTURE.



L'AMI.—Quelle lugubre apparence vous avez ce matin !

M. VIEILLEFOURNÉE.— Je m'exerce à faire un agréable sourire. Je suis invité chez les Fierpot, ce soir, et ils insistent toujours pour que les enfants nous lisent leurs compositions d'école !...

UN PARFUM MUSC-ULAIRE



LE MARI.—(au moment de partir pour le bazar).— Pour l'amour du ciel, Dora, d'où vient toute cette senteur infernale de musc ?

LA FEMME.—J'en suis toute couverte, cher. J'aurai à faire mon chemin, là-bas, et j'ai besoin de quelque chose pour éloigner la foule !...

L'HOTESSE.—Je suppose qu'il est inutile de vous demander de rester à dîner.

LA VISITRUSE.—Pas de cette manière.

LE PROPRIÉTAIRE.—Vous fixez le coût à \$5,000, qui est un chiffre assez satisfaisant ; mais vous ne semblez pas inclure les matériaux et la main d'œuvre dans votre estimé.

L'ARCHITECTE.—Oh ! ils seront extra, naturellement.

LA MODE



Matinée Fauvette.

MATINEE FAUVETTE

Elle est en surah rose églantine, garnie de surah blanc. Les devants sont croisés de droite à gauche et fermés dans le milieu par une doublure. Le dos est cintré. Comme garniture, un volant de surah blanc garni d'un duvet de plume d'autruche noire, portant une petite tête de surah blanc.

MATERIAUX : 5 verges de surah rose ; 2 verges de surah blanc ; 7 verges de plumes.

JÀQUETTE SAC EN DRAP UNI

Cette Jaquette est en drap uni ou chiné en toutes nuances de coupe sac avec fermeture croisée ; elle est ornée de plusieurs piqures au col, au revers et au bas de manches ; pattes piquées sur le haut de la manche.

TOILETTE DE VISITES

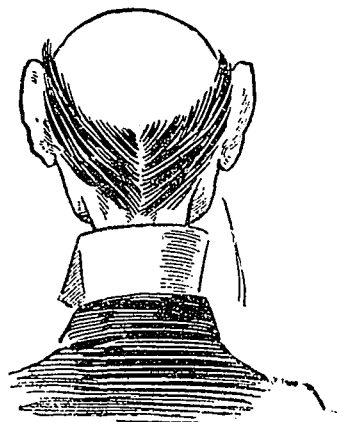
Robes de taffetas changeant " sauterelle ". Jupe unie, bien collante dans le haut et s'évasant dans le bas. Le corsage est tout uni. Il est garni d'une sorte de fichu, en paillettes lophophorées. Ce fichu qui est taillé sur un patron, est bordé d'un volant de taffetas " lophophore " et d'un plastron se montrant dans le milieu. Ceinture de velours noir, tenant au fichu et garnie de deux gros boutons de métal. Echarpe de tulle blanc en cravate. Chapeau de feutre fantaisie, garni de gaze noire, de barrettes-bijoux et de plumes de paon.



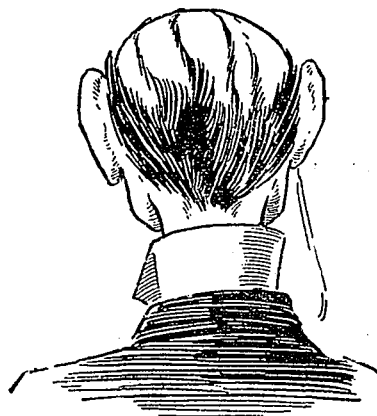
Jaquette sac en drap uni et chiné, toutes nuances.

Toilette de visites.

L'ART D'ARRANGER LES RESTES



Lorsqu'on est déplumé
comme ceci . . .



Remonter ce qui reste en arrière
comme cela . . .



Et on est sûr de produire
un certain effet.

On parlait d'une actrice maigre comme un clou et dont le talent est chimérique.

— Comment cette jeune femme-là, dit quelqu'un, a-t-elle jamais pu penser réussir au théâtre ?

— Probablement parce qu'elle a entendu dire que le théâtre est la carrière des planches ! . . .

Passe un quatuor de vélocipédistes, deux messieurs et deux dames, connus pour leur maladresse, qui leur a déjà valu des culbutes mémorables.

Un piéton les toisant d'un air narquois :

— Ceux-là, c'est ce qu'on appelle les "vélocipettes !" . . .

TOMBE A L'ESSAIE

Un vieux savetier était assis au chevet de sa femme mourante. Elle lui prit la main :

— Bien, Jean, il faut nous quitter. J'ai été une bonne femme pour toi.

— Couci couça, Jeanne, couci couça.

— Jean, tu dois me promettre de me faire enterrer

dans le vieux cimetière de St-Eustache, à côté de ma mère. Je ne pourrai avoir de repos au milieu de gens inconnus.

— Bien, bien, Jeanne, nous essaierons d'abord la Côte-des-Neiges, et si tu ne peux y reposer tranquille, alors je te ferai transporter à St-Eustache.

Les enfants terribles :

Le médecin, à son fils. — Tu veux devenir professeur, mais si tu ne travailles pas mieux que tu ne le fais, tu sera trop ignorant pour le devenir.

Henri. — Oh bien ! alors, je me ferai médecin.

MAITRE ET SERVITEUR

LE MAITRE. — Jacques, je ne veux plus de ce complet, vous pouvez le prendre s'il vous plaît. Mais je ne sais pas s'il vous ira.

SERVITEUR. — Oh si, monsieur ! Je l'ai mis il y a trois semaines et il m'allait comme un gant.

TÉMERITÉ



Louvoi. — Ernest ! cher ami, conseille-moi. Je suis quelque peu fourvoyé. Etant à la veille de demander la main de Mlle Bellemeine, crois-tu qu'il y a du danger . . .

ERNEST. — (interrompant). — Du danger ! Peureux de poltron ! Mais il n'y a pas une chance sur un million que tu t'en ailles sans être accepté.

— Mathieu m'a demandé de lui prêter cinq piastres.

— Prêtes-les lui.

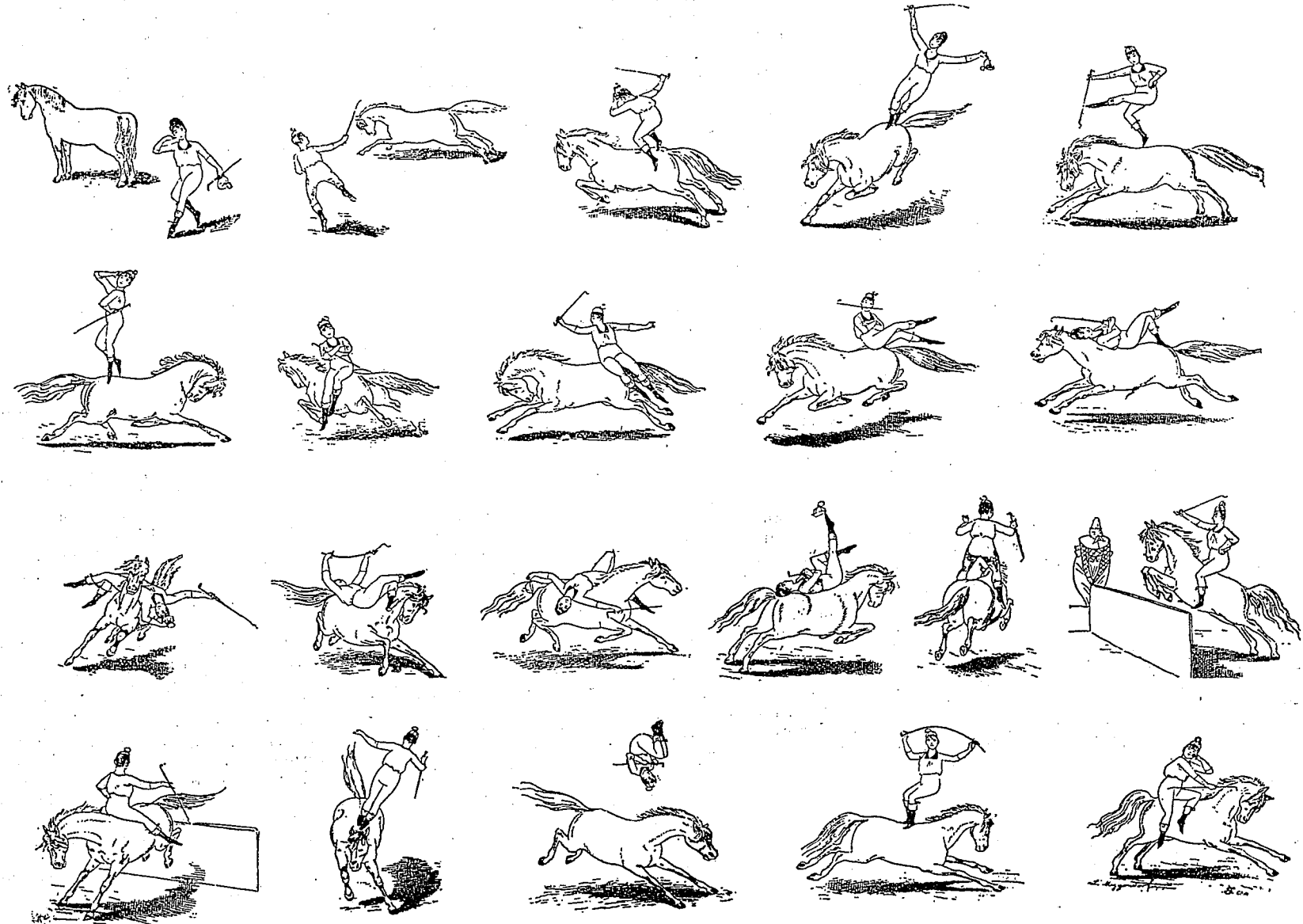
— Pourquoi ?

— Pour me rendre service.

— Comment cela te rendrait-il service à toi ?

— Pour la bonne raison que si tu ne les lui prêtes pas, c'est à moi qu'il viendra les emprunter.

MERVEILLES DE L'EQUITATION.—LES PROUÈSES D'UNE ECUYÈRE.



HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLEON 1^{ER}*Racontée par un Vieux Soldat.*

1809

Il mit bientôt en mouvement le corps de Marmont ; il pressa la marche de Davoust et d'Oudinot, afin de réunir autour de lui, avant l'arrivée du prince de Lichtenstein les moyens de recevoir avec plus d'avantage la demande dont le négociateur autrichien était chargé.

On se battait dans les faubourgs de Znaïm, quand à sept heures du soir, au moment où Masséna ordonnait l'attaque de la ville et où l'action était le plus acharnée, arriva la nouvelle de la conclusion d'un armistice : les officiers des deux armées envoyés pour la faire connaître aux combattants n'y parvinrent qu'au péril de leur vie et revinrent blessés rendre compte de leur mission. L'armistice était d'un mois, avec quinze jours d'avertissement : il livrait à l'armée française plus du tiers du territoire autrichien, et huit millions d'habitants. L'empereur François ne reconnut cette trêve que le 18 juillet. Il désavoua d'abord son frère, qui avait si vaillamment combattu pour défendre la monarchie, qui la sauvait par la convention de Znaïm et lui conservait sa dernière armée.

Le roi Joachim, n'ayant pu obtenir de la consulta française le renvoi du pape, se réservait d'accomplir ses desseins par lui-même. En effet, vers la fin de juin, il fit demander au saint-père une réponse catégorique sur la proposition de L'empereur. Pie VII, qui y avait déjà répondu par l'excommunication, refusa d'autres explications. Le 6 juillet, jour de la bataille de Wagram, le général Radet, commandant la gendarmerie, renouvela au pape, de la part du roi de Naples, la même demande menaçant Sa Sainteté d'un enlèvement si elle persistait dans son refus. Pie VII répliqua que, dès le premier jour, sa résolution avait été signifiée à l'Empereur ; il

donna ordre de barricader son palais, et s'y renferma noblement, attendant l'événement. Le général Radet osa pénétrer jusqu'à lui, en escaladant les murailles. Il était de la dignité et du caractère du pontife romain de bien constater la violation de sa demeure et de n'opposer ensuite aucune résistance. Pie VII monta avec Radet dans une calèche, et partit comme un criminel d'État sous l'escorte de la gendarmerie. Voilà par quels moyens Joachim, de sa seule autorité, tenta de terminer la lutte entre les deux pouvoirs qui seuls alors dominaient l'Europe. Le pape gagna à cette odieuse et impolitique violence la couronne du martyr ; la tiare, prisonnière, n'en devint que plus sacrée. Rome, l'impassible Rome, se rappelant sans doute les vicissitudes de son histoire, assista presque sans émotion à l'enlèvement de son souverain. Cependant toute la haute Italie se trouve à genoux sur le passage du saint-père ; il arriva ainsi à Grenoble, bénissant les populations. Il eut le triomphe de la sainteté et celui de la persécution.

Pendant ce temps, les conférences d'Altenbourg continuaient sans se terminer. On négociait de part et d'autre, l'épée au côté. La France demandait cent millions de contribution de guerre, l'Autriche n'en voulait donner que la moitié. Un événement inattendu mit fin à cette discussion. On était au 13 octobre ; les troupes défilaient à Schönbrunn devant Napoléon ; un étudiant nommé Frédéric Stabs, âgé de dix-huit ans, fils d'un ministre protestant de Hambourg, s'avança tout d'un coup vers l'Empereur, placé entre le prince de Neufchâtel et le général Rapp, aide de camp de service, et lui adressa la parole en allemand. Napoléon accueillit ce jeune homme avec bonté, et le renvoya au général Rapp, qui parlait sa langue. Stabs, passant derrière la foule, se rapprocha encore de Napoléon. En éloignant Stabs, Rapp sentit une arme cachée ; il le fit saisir par un gendarme qui l'entraîna. On trouva sur ce jeune fanatique un grand couteau et un portrait. Ramené en présence de Napoléon, il déclara qu'il était venu pour délivrer son pays de l'oppression de l'Allemagne. Napoléon inclinait à le regarder comme malade ou comme fou. "Ni l'un ni l'autre !" s'écria Stabs. Corvisart, ayant été consulté lui tâta le pouls et répondit : "Monsieur se porte bien. — Je vous l'avais bien dit," reprit Stabs, avec une sorte de satisfaction. Napoléon, vivement frappé de l'assurance de ce malheureux, lui promit sa grâce s'il demandait pardon de son crime. Stabs avoua qu'il n'avait que le regret de n'avoir pu réussir. "Il paraît qu'un crime

n'est rien pour vous ? — Vous tuer n'est pas un crime, c'est un devoir. — Quel est ce portrait trouvé sur vous ? — Celui de ma meilleure amie, de la fille adoptive de mon vertueux père. — Quoi ! votre cœur est ouvert à des sentiments si doux, et, en devenant un assassin, vous n'avez pas craint d'affliger, de perdre des êtres que vous aimez ? — J'ai cédé à une voix plus forte que celle de la tendresse. — Mais en me frappant au milieu de mon armée, pouviez-vous échapper ? — Je suis en effet étonné d'exister encore. — Celle que vous chérissez sera bien affligée. — Elle sera bien affligée de ce que je n'ai pas réussi ; elle vous hait autant que je vous hais moi-même. — Si je vous faisais grâce. — Je ne vous tuerais pas moins." Stabs fut encore interrogé en prison et persista dans ses aveux. Il refusa toute nourriture depuis le jour de son arrestation jusqu'au 17, où il subit son arrêt. Arrivé au lieu de l'exécution, on lui annonça que la paix venait d'être signée, et il s'écria : "*Vive la liberté ! vive l'Allemagne !*" Ce furent ses dernières paroles. Jusqu'au moment fatal, Napoléon penchait pour le pardon, et peu s'en fallut que Stabs ne conservât la vie.

Depuis le 11 octobre, de sérieuses difficultés s'étaient élevées entre les plénipotentiaires français et autrichiens, et nos corps d'armée avaient reçu l'ordre de se tenir prêts pour une nouvelle campagne. Frappé de la responsabilité qui pesait sur sa tête, le prince de Lichtenstein se sacrifia. Il accorda quatre-vingt-cinq millions de contribution au lieu de cinquante, et le 14, dans la nuit, il signa, les larmes aux yeux, le traité de Vienne.

Le 15, Napoléon partit pour Munich, où il devait attendre la ratification encore incertaine de l'empereur d'Autriche. Des signaux furent placés sur la route, afin d'informer promptement Napoléon de ce qui arriverait. Jamais aucune paix ne ressembla autant à la guerre. Avant son départ, l'empereur avait remis le commandement au major général, en lui donnant les ordres les plus précis et les plus circonstanciés pour le cas de l'évacuation, qu'il régla de manière à préserver nos troupes de toute surprise. Par la lettre qui contenait ces dispositions, il enjoignait à Berthier de faire sauter les bastions de Vienne, et plus tard les fortifications de Brunn, Raab, Gratz ; de démolir entièrement les travaux de Spitz, mais seulement après l'échange des ratifications, qui eut lieu le 19. Napoléon en reçut la nouvelle à Munich, ainsi que la réponse de l'empereur d'Autriche à la lettre qu'il lui avait écrite après la signature du traité.

té. Cette réponse respirait le sentiment d'une union à laquelle semblait attachée la prospérité des deux nations.

La paix était dans la lettre de François II, mais la guerre resta dans son cabinet. Napoléon quitta la capitale de la Bavière le 23, et le 26, arriva à Fontainebleau. Tandis qu'il revenait triomphant dans ses États, Frédéric-Guillaume, après trois ans d'absence, reprenait le 20 novembre, à Berlin, le faible trône que le traité de Tilsitt lui avait laissé.

CHAPITRE XXXIV

1810-1811

Divorce de Napoléon. — Son mariage avec Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche — Paix de la Suède avec la France.

Réunion de la Hollande à l'Empire. — Le prince de Ponte Corvo appelé au trône de Suède. — Naissance du roi de Rome. — Continuation de la guerre d'Espagne.

Les années 1810 et 1811 forment l'époque la plus glorieuse du règne de Napoléon. Alors nos frontières s'étendaient des bouches de d'Elbe aux défilés de Terracine. Rome était devenue la seconde ville de l'empire. Tout les souverains de l'Europe jadis coalisés, s'honoraient de notre alliance. L'Angleterre seule, cette rivale éternelle de la grandeur de la France, conservait des sentiments d'inimitié, mais le blocus continental, rigoureusement observé, atteignait son commerce et rendait pour elle l'avenir menaçant.

Ce temps de prospérité inouïe dans les fastes d'une nation fut marqué dans la vie de Napoléon par l'un des événements qui avaient le plus intéressé ses affections domestiques, le divorce avec Joséphine et son second mariage avec une archiduchesse d'Autriche. La tentative criminelle de Stabs avait ramené la pensée de l'Empereur sur ce qui arriverait à la France dans le cas où la mort viendrait à le frapper avant qu'il eût laissé un héritier de son sang qui pût continuer son ouvrage. Il avait toujours ardemment désiré un fils.

La raison d'État parla plus haut que les affections du cœur, et il se résolut à un divorce auquel Joséphine se soumit généreusement.

Le divorce de Napoléon mit en émoi toutes les cours de l'Europe. Après avoir pensé à prendre pour épouse une princesse de Saxe, son choix s'arrêta sur une princesse russe. Alexandre parut flatté du désir de Napoléon ; mais il demanda du temps à cause de l'extrême jeunesse de la grande-duchesse Anne sa sœur, à laquelle Napoléon avait pensé. L'empereur ne crut pas que la politique, qui seule réglait sa conduite dans cette importante question, lui permit d'attendre.

Le 3 mars, le prince de Neufchâtel, chargé de demander la main de l'archiduchesse Marie-Louise, arriva à Vienne ; François II agréa avec empressement la proposition qui lui fut faite de donner sa fille à l'empereur Napoléon. Le 11, le prince de Neufchâtel épousa solennellement, au nom de son souverain, la fille de l'empereur François. Deux jours après, cette princesse quitta Vienne, accompagnée de plus de trois cents personnes, parmi lesquelles on comptait plusieurs dignitaires de l'empire d'Autriche, douze dames du palais, douze chambellans, etc.

Une vaste baraque, divisée en trois salons, l'un regardant l'Autriche, l'autre la France, et celui du milieu déclaré neutre, avait été construite avec promptitude et une magnificence extraordinaires entre Braunau et Altheim. La reine de Naples, entourée d'une suite nombreuse, avait été envoyée par Napoléon pour recevoir la princesse des mains de sa famille. La remise se fit en présence des deux cours, avec une pompe dont Napoléon lui-même avait pris le soin de dicter le cérémonial. Tout ce qui renfermait la corbeille était un véritable miracle de cette industrie parisienne qui, sous le nom de modes constitue l'empire de la domination française dans le monde entier.

Après la cérémonie, Marie-Louise partit pour Braunau, où elle prit le titre d'Impératrice des Français, et ne vit plus autour d'elle que la maison que Napoléon lui avait formée. La princesse trouva sur la route, à chaque coucher, une lettre de son époux. Le 29, elle se mit en route pour Compiègne, où résidait l'Empereur, entouré des princes de la famille impériale et de la cour la plus brillante. Napoléon s'était aussi occupé d'un cérémonial pour l'entrevue, fixée par lui au lendemain. Mais cette fois, l'étiquette céda à son impatience, et le législateur passa par-dessus sa propre loi. Au lieu d'attendre le jour suivant et de se rencontrer avec l'Impératrice

dans la tente du milieu, où la princesse devait s'incliner pour se mettre à genoux, et l'Empereur la relever, l'embrasser et s'asseoir à côté d'elle, Napoléon sortit furtivement du palais, accompagné du roi de Naples, dans une simple calèche sans livrée. Vêtu de la redingote grise de Wagram, il se plaça en embuscade, à cause de la pluie, sous le porche d'une petite église, au delà de Soissons, dans le village de Courcelles ; l'Impératrice devait y relayer.

Aussitôt qu'elle arriva, il monta brusquement dans la voiture.

Ce fut ainsi que se passa l'entrevue de Compiègne, que on appela la surprise de Courcelles. Le 30, toute la cour se réunit à Saint-Cloud pour la célébration du mariage civil. Le mariage fut prononcé par l'archichancelier ; le soir, on donna sur le théâtre de la cour "Iphigénie en Aulide," devant celui qui alors était le roi des rois.

Le 31, l'Empereur et d'Impératrice firent leur entrée solennelle dans la capitale, au milieu d'un concours immense de peuple. Ils reçurent la bénédiction nuptiale du grand aumônier de France, le cardinal Fesch. On déploya dans cette occasion la plus grande magnificence. On avait disposé en chapelle une salle de la galerie du Louvre, avec des tribunes pour les rois, les autres souverains et les ambassadeurs. Toute la famille impériale entourait l'Empereur et l'Impératrice dans cette brillante solennité, qui eut aussi pour témoins les membres du sacré collège : quelques cardinaux seulement voulurent soutenir les droits du sacre pontifical, s'abstinrent de paraître, et furent éloignés. Tous les corps de l'État toutes les dignités civiles et militaires, enfin tout ce que la cour de France et les cours étrangères pouvaient offrir de plus distingué, se trouvaient réunie, au nombre de huit mille personnes, dans la grande galerie. Pendant toute la journée, la cour et la ville furent dans l'ivresse d'une fête générale.

Cependant le souvenir fatal du mariage de l'archiduchesse Marie-Antoinette attristait involontairement la pensée, et quelques mois plus tard, l'incendie qui embrasa tout à coup la maison où le prince de Schwartzberg donnait un bal à la fille de son souverain, renouvela cruellement ce souvenir. L'impératrice courut quelque danger, dont Napoléon la préserva. Une belle-sœur de l'ambassadeur périt, ainsi que quelques autres personnes. Un grand nombre reçurent des blessures graves. Les témoins du mariage de Louis XVI avaient prédit une issue funeste à la nouvelle alliance avec la maison d'Autriche ; leur prophétie ne s'accomplit que trop bien.

Par le traité du 16 mars, le roi de Hollande venait de perdre plusieurs provinces maritimes. Napoléon avait appris à connaître les alliés secrets nécessaires de l'Angleterre ; et par une conséquence naturelle de cette découverte, il tenait son frère pour suspect. Dans une position qui poussait les choses à l'extrême entre les deux colosses qui se disputaient le monde sous la condition d'être ou de n'être pas, tout devenait légitime, surtout quand il ne fut plus possible de douter que la Hollande n'avait d'autres intérêts que ceux de l'ennemi mortel du grand empire. Éclairé par cette conviction, Napoléon jugea qu'il était plus avantageux à la Hollande d'être réunie à un pays de quarante millions d'habitants, que de garder une apparente indépendance, sous le joug inévitable du système continental.



Pie VII sur le chemin de l'exil, bénit les populations (page 182).

Le royaume de Hollande, qui se trouvait pour ainsi dire écrasé entre les deux pavillons, ne pouvait commercer qu'avec celui qu'il était forcé de rejeter. Son souverain, plus attaché à ses devoirs de roi qu'à son titre de prince français, n'avait pas balancé à préférer le bien-être de ses peuples à la politique de la France ; il s'était attaché, autant qu'il était en lui, à leur rendre moins onéreuse la servitude de la loi commune. Il avait reçu à cet égard beaucoup d'avis du gouvernement français, et la réunion récente des départements des Bouches-du-Rhin et des Bouches-de-l'Escaut annonçait assez énergiquement à Louis le sort qui attendait le reste de ses États, s'il ne consentait pas à les enfermer dans le cercle tracé autour du littoral de l'Europe.

Aucune considération ne permettait de relâcher ni d'interrompre la chaîne qui environnait l'Angleterre pour lui interdire l'approche du continent, et rejeter à la fois ses marchandises et ses agents : un seul anneau de moins ouvrait la porte à la destruction du système entier. Une armée de vingt mille hommes, sous le commandement du maréchal Oudinot, entra dans le royaume pour y assurer l'exécution du blocus continental. Le roi de Hollande abdiqua le 3 juillet en faveur de son fils. Napoléon rejeta cette abdication, et, le 5 juillet, un décret impérial réunit la Hollande à l'empire.

Pendant que ces choses se passaient en Hollande, un événement qui devait avoir pour l'Europe, et surtout pour la France, les conséquences les plus graves, attira faiblement d'abord, mais fixa bientôt après les regards de l'Europe sur le royaume de Suède. Le roi Charles XIII, vieux et sans enfant, avait adopté le prince Charles-Auguste de Holstein-Augustembourg, d'une branche cadette de sa maison et de celle de Danemark. Quelques mois après, à une manœuvre de cavalerie, le nouveau prince royal tomba de cheval et mourut presque subitement. Cependant la vieillesse du roi et l'intérêt de la Suède exigeaient impérieusement le choix d'un successeur.

La reconnaissance de trois officiers suédois envers un général français pourvut à cette nécessité de l'État. Dans la guerre de 1807, ces trois officiers, faits prisonniers à Stralsund, reçurent du général en chef Bernadotte le meilleur traitement. Il adoucit par des services particuliers leur longue captivité ; il obtint même pour eux en France la résidence de la ville qu'ils désiraient habiter jusqu'à leur échange. Son affection les avait suivis dans leur nouveau séjour ; et, quand il leur fut permis de revoir leur pays, ils allèrent remercier le maréchal de tous les actes de bienveillance dont ils gardaient le profond souvenir. A la mort du prince d'Augustembourg, ils se le rappelèrent plus vivement que jamais, et formèrent ensemble le projet de témoigner leur gratitude à Bernadotte d'une manière éclatante, en le faisant monter sur le trône de Suède.

Ces officiers tirèrent habilement parti, auprès des membres des états, de l'influence que pouvait leur donner leur position sociale : ils n'eurent pas de peine à démontrer que, dans ce siècle de guerre et de tumulte politique, le royaume, de toutes parts circonvenu par des alliés ou des voisins jaloux et puissants, avait besoin d'un prince guerrier qui sût commander le respect de sa couronne. Les libertés suédoises trouveraient d'ailleurs

leur garantie dans le choix spontané d'un homme qui, sans droits et sans aïeux, appelé à l'honneur de siéger parmi les souverains, se regarderait comme invinciblement engagé envers la nation qui lui aurait confié sa destinée. Ces considérations réussirent ; elle balancèrent si fortement les opinions, déjà partagées entre trois princes de race royale, que ces officiers furent investis des pouvoirs nécessaires pour aller à Paris offrir le sceptre de la Suède au prince de Ponte-Corvo, et demander l'agrément de l'empereur Napoléon.

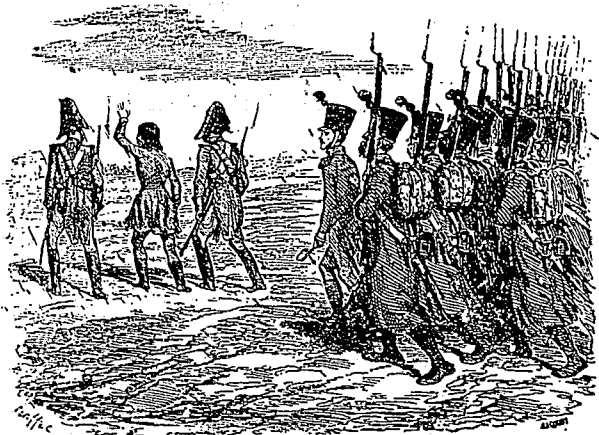
Bernadotte accepta les offres de la Suède. La volonté unanime des états proclama, dans leur séance du 11 août, le maréchal prince de Ponte-Corvo prince royal de Suède. Le roi Charles XIII l'adopta aussitôt pour fils. Le 1er novembre, Bernadotte prêta serment en qualité de prince de la couronne de Suède. Le 15, le gouvernement suédois déclara son adhésion au système continental. On verra par la suite que les déclarations des cours du Nord, à l'exception du fidèle Danemark, n'étaient que les manifestes de la grande trêve qui couvrait les apprêts d'une guerre nouvelle.



Le général Rapp éloignant Stabs (page 182).

L'affaire de la Hollande n'avait pas seule occupé les conseils de Napoléon. Pendant le séjour des rois de la famille impériale à Paris, il fut question aussi, entre l'Empereur et Joachim, d'une expédition en Sicile que devait soutenir une forte escadre de Toulon. La Sicile était pour les Anglais une immense place d'armes, un vaste port militaire et commercial. De là ils menaçaient, en échec le blocus continental de la Méditerranée, et l'attaquaient par une contrebande active, où leur

politique consentait à sacrifier la moitié de la valeur de leurs produits industriels. Pour combattre cette fraude, Napoléon rendit, le 17 août, un décret qui ordonnait le brûlement de toutes les marchandises anglaises dans la France et dans les États confédérés, et attacha à ces douanes des cours prévôtales dont les jugements n'étaient pas susceptibles du recours en cassation. Par ces terribles moyens, l'importation devenait une opération à peu près impraticable. Cependant il était impossible de se passer d'objets de première nécessité, non manufacturés, tels que les productions naturelles aux colonies. Le dangereux système des licences pourvut aux besoins publics, mais non sans les plus grands abus, et les produits des fabriques françaises furent livrés aux Anglais en échange des denrées brutes provenant des possesseurs des deux Indes.



Stabs conduit au lieu de l'exécution (page 182).

Conformément aux intentions de l'Empereur, une nouvelle campagne en Portugal s'était ouverte au mois de mai 1810, au moment où commencèrent les préparatifs de l'expédition de Sicile. Le maréchal Masséna commandait cette expédition ; il arriva le 2 à Valladolid, ayant sous ses ordres le maréchal Ney, le duc d'Abrantès et le général Reynier ; la cavalerie obéissait au général Montbrun. Masséna débuta par trois sièges importants : celui d'Astorga, qui, le 6 mai, se rendit au duc d'Abrantès ; celui de Ciudad Rodrigo, qui capitula

le 15 juillet entre les mains du maréchal Ney, et enfin celui d'Almeida, qui se soumit aussi le 28 août. Les deux clefs du Portugal, sur la frontière de la province de Salamanque étant au pouvoir de l'armée du prince d'Essling, il s'avança sur Busaco le 15 septembre, marchant sur Lisbonne, dont il avait ordre de s'emparer. Mais l'Empereur lui avait enjoint de ne commencer ses opérations que quand il aurait réuni soixante mille hommes. Il était naturel à un homme comme Masséna de ne pas prendre conseil de cette circonspection, et de se précipiter sur la route de Lisbonne avec la confiance de ses anciens et de ses nouveaux succès.

On doit regretter qu'il ait cédé si facilement à cet entraînement ; au lieu de tourner l'ennemi, qui avait fait de Busaco une position formidable, il l'attaqua de front et fut battu, laissant sur le champ de bataille trois mille morts, et abandonnant à Coimbre autant de blessés. Cependant Wellington, pour couvrir Lisbonne, se retirait lentement devant les Français vers les lignes de Torrès Vedras. La lenteur de cette retraite fut moins attribuée à l'attitude que la supériorité numérique de son armée devait lui donner devant celle du maréchal, qu'à une affreuse combinaison résultant des ordres de la régence de Lisbonne. Effrayée de la reddition si prompte des places fortes de Ciudad Rodrigo et d'Almeida, la régence avait arrêté l'exécution d'un élan de dévastation générale de toute la fertile province de la Beyra, c'est-à-dire d'une étendue de pays de plus de huit cents lieues carrées, et d'en refouler toute la population sur Lisbonne. Les milices portugaise, qui figuraient pour quatre-vingt mille hommes dans l'armée de Wellington, pendaient et fuillaient impitoyablement ceux qui se refusaient à incendier leurs récoltes, leurs champs, leurs habitations. A Coimbre, ville de vingt-cinq mille habitants, l'armée française ne trouva que quelques vieillards, qui durent à leur faiblesse la permission de mourir au sein de leurs foyers. Elle avait laissé ses blessés dans les hôpitaux de cette ville, ils furent massacrés par des Portugais. Le drapeau anglais protégeait toutes ces barbaries.

Le prince d'Essling voulut en vain poursuivre sa marche sur Lisbonne ; il trouva dans les lignes de Torrès Vedras, tracées par Wellington en avant de la capitale, une triple enceinte de défense, inexpugnable pour une armée aussi faible que la sienne. Le but de cette troisième campagne une fois manqué, Masséna dut songer à la retraite. Elle fut protégée par le maréchal Ney, qui exécuta à Miranda d'admirables manœuvres. Le général en chef n'avait plus qu'un objet, celui de ravitailler

Almeida, qui venait d'être investie par soixante-dix mille Anglo-Portugais ; mais Masséna, qui avait paru avec trente-mille hommes devant Torrès Vedras, n'en comptait plus que vingt-trois mille devant Almeida.

Aussi, ne pouvant réussir à secourir cette ville, il envoya au général Brennier, qui y commandait, l'ordre d'en faire sauter les fortifications. Cet ordre reçut son accomplissement dans la nuit du 9 au 10 mai 1811. Sur dix-huit cents hommes qui composaient la garnison d'Almeida, la moitié rejoignit l'armée. Les armes de Masséna furent moins heureuses en Portugal que dans toutes les autres contrées de l'Europe, où il avait mérité le nom d'*invincible*.

En Espagne, la guerre fut heureuse pour la France, si une semblable guerre pouvait l'être. La victoire d'Ocana, remportée le 19 novembre précédent, avait ouvert l'Andalousie à nos armes. L'armée du roi Joseph, commandée par le maréchal Soult, prit le nom de sa conquête. Dans une marche rapide et triomphante, elle occupa



Grâce, Sire ! grâce pour mon père, s'écrie-t-elle (page 186).

Baylen, et successivement Jaën, l'antique Cordoue, Carmona. Le 7 janvier, le général Sébastiani dispersa l'armée espagnole sous les murs de Grenade, et le lendemain il entra dans cette place. Le 9, il était maître de Malaga. Le 1er février, Séville, résidence de la junte suprême, se rendit au maréchal Soult.

(à suivre.)

Si quelques historiens ont dépeint Napoléon comme un homme violent, c'est qu'ils ne l'ont jamais approché. Sans doute, absorbé qu'il était par les affaires de l'État, contrarié dans ses vues, entravé dans ses projets, il avait ses impatiences et ses inégalités de caractère ; mais au fond, il était généreux.

Après la condamnation de Georges Cadoudal et de ses complices, tous ceux des condamnés à mort qui se recommandèrent à la clémence de l'empereur furent graciés. Georges lui-même avait écrit à Murat, alors gouverneur de Paris, une lettre fort digne, dans laquelle il sollicitait non pas sa grâce, mais celle de ses compagnons.

Cette supplique fut commentée en conseil privé. Napoléon se montra tout d'abord disposé à pardonner ; mais des maladroits lui représentèrent que ce serait encourager les assassins et démoraliser les hommes chargés de défendre la vie du chef de l'État. L'échafaud fut donc dressé, et Georges périt avec neuf de ses complices.

Le dimanche suivant, tandis que la princesse Louis (la reine Hortense) était occupée, dans le salon vert de Saint-Cloud, à arroser les fleurs dont les jardinières de sa mère étaient toujours abondamment garnies, l'Empereur entra dans cette pièce sans être annoncé.

— Hortense, que faites-vous là toute seule et si matin ? demanda-t-il à sa belle-fille, dont la physionomie ordinairement si calme et si ouverte, semblait singulièrement attristée.

— Sire, répond la fille de Joséphine, un peu surprise de cette brusque apparition, Votre Majesté le voit bien.

En effet, elle tenait encore à la main le petit arrosoir de vermeil dont se servait habituellement l'Impératrice.

— Et que fait-on chez ma femme ?

— Sire, on y pleure, et maman plus que toute autre.

— Comment ! on y pleure !.. Qu'y a-t-il donc ?.. Je veux le savoir.

A peine Napoléon est-il entré chez l'Impératrice, que madame de Polignac, qui l'y attendait avec plusieurs dames, se jette à ses pieds et lui demande la grâce de son mari, condamné à mort dans la conspiration de Georges. La présence de madame de Polignac cause d'abord quelque étonnement à l'Empereur, qui, s'efforçant de la relever, lui dit :

— Je suis étonné, Madame, de trouver votre mari mêlé à une telle affaire. Ne s'est-il donc jamais souvenu d'avoir été mon camarade à l'École Militaire de Paris ?

Madame de Polignac, autant que ses sanglots peuvent le lui permettre, s'efforce d'éloigner de son mari toute idée de participation.

— Je puis pardonner à M. de Polignac, lui répond Napoléon, parce que ce n'est qu'à ma vie qu'il en voulait. Allez, Madame, et dites que c'est moi, son ancien camarade, qui lui fait grâce de la vie.

Et l'empereur sortit, avec un geste qui indiquait qu'il ne voulait pas qu'on l'accompagnât.

Le lendemain, ce dut être le tour de sa sœur et de la tante de M. de Rivière. L'Impératrice s'était encore chargée de leur faciliter un libre accès auprès de l'Empereur.

Cette fois, ayant appris par une indiscretion de Joséphine que ces deux dames devaient se tenir aux aguets lorsqu'il irait présider le conseil d'État, il approuva d'avance le recours en grâce de M. de Rivière.

Le général Lajolais avait été de même condamné à mort. Sa femme et sa fille furent, aussitôt après le jugement, transférées de Strasbourg à Paris. En arrivant, madame Lajolais fut conduite à la conciergerie ; et sa fille sans ressource, fut réduite à implorer l'hospitalité de sa famille. Ce fut alors que cette jeune personne, âgée de quatorze ans et d'une beauté remarquable, déploya une présence d'esprit que l'amour filial seul peut donner dans un âge aussi tendre.

Un matin, elle sort de Paris avant le jour, à pied, seule, sans avoir fait part de sa résolution à personne, et se présente, tout en larmes, à la grille du château de Saint-Cloud. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'elle parvient à la franchir.

A midi, un huissier annonce : l'Empereur !.. qui s'avance à pas lent dans la galerie. Aussitôt que mademoiselle Lajolais l'aperçoit, elle s'élançe au-devant de lui et se précipitant à ses pieds :

— Grâce ! Sire, grâce pour mon père ! s'écrie-elle.

Napoléon, surpris de cette brusque apparition, s'arrête :

— Encore, fit-il d'un ton d'impatience : j'avais pourtant dit que je ne voulais plus de ces choses-là.

Et, se croisant les mains sur le dos, il tourne la tête, allonge le pas et se dispose à passer outre ; mais mademoiselle Lajolais se traîne aux genoux de l'empereur et ce fut alors que commença une scène vraiment déchirante.

— Laissez-moi, mademoiselle, lui dit d'abord Napoléon en la repoussant avec humeur.

— Ah ! Sire, grâce !.. C'est pour mon père !

Alors se retournant brusquement, Napoléon examine la suppliante avec plus d'attention, et lui dit d'un ton bref :

— Comment s'appelle votre père ? qui êtes-vous ?

— Sire, je suis, mademoiselle, Lajolais ; mon père va mourir.

— Ah ! oui, je sais ; mais, Mademoiselle, c'est pour la seconde fois que votre père se rend coupable d'un attentat contre l'État. Je ne puis rien accorder !

— Hélas ! Sire, je le sais bien, lui répond la pauvre enfant dans son ingénuité ; mais la première fois papa était innocent, et aujourd'hui, Sire, ce n'est pas justice que je vous demande : c'est grâce. Grâce pour lui !

A ces mots, l'empereur, profondément touché, prend les petites mains de Mademoiselle Lajolais, et, les pressant dans les siennes, lui dit d'une voix entrecoupée :

— Eh bien ! oui, mon enfant, je lui fais grâce à cause de vous ; mais c'est assez, relevez-vous, Mademoiselle, et maintenant laissez-moi.

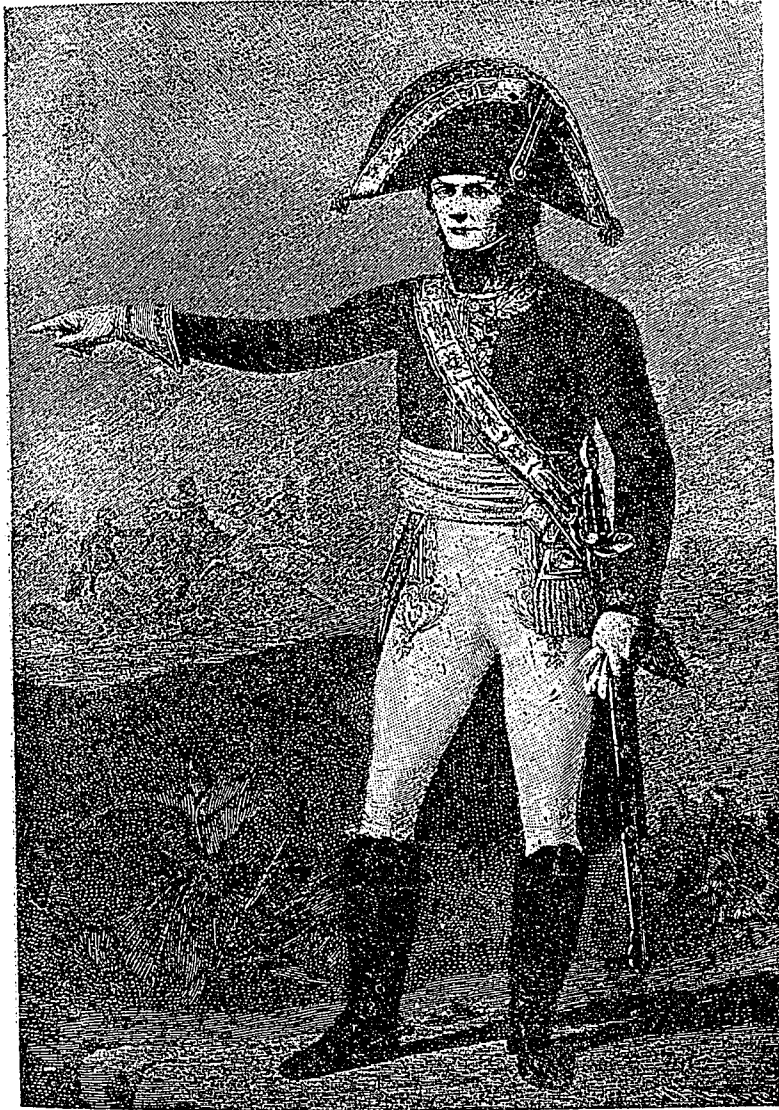
Il était temps que Napoléon se retirât. L'émotion chez lui était arrivée au comble, surtout l'orsqu'il avait vu mademoiselle Lajolais tomber lourdement sur le tapis, en proie à une violente attaque de nerfs. Les soins que l'Impératrice et sa fille lui prodiguèrent la rappellèrent bientôt à la vie ; et quoique épuisée de fatigue, elle supplia encore sa protectrice de la laisser partir sur-le-champ pour Paris. Celle-ci la confia à M. Lavalette, alors aide-de-camp de l'Empereur, et sa femme, dame d'atours de l'Impératrice, qui l'accompagnèrent jusqu'à la Conciergerie.

Arrivée dans le cabinet où le prisonnier est enfermé, la jeune fille se jeta au cou de son père pour lui annoncer la grâce tant désirée. Sa joie et ses sanglots lui ôtèrent la parole, elle ne peut que pousser des cris étouffés. Tout à coup ses yeux se ferment, ses genoux fléchissent, et encore une fois elle tombe privée de connaissance dans les bras de madame Lavalette.

Hélas ! quand elle reprit ses sens, elle avait perdu la raison : mademoiselle Lajolais était folle.

Le soir même l'Empereur apprit ce nouveau malheur.

— Pauvre enfant !.. murmura-t-il bien bas. Puis, essayant furtivement une larme qui coulait sur sa joue, il ajouta : Un père qui a une pareille fille est encore plus coupable : j'aurai soin d'elle et de sa mère.



LE GENERAL LECLERC, mort a St-Domingue.—1772-1802



LE MARECHAL LEFEBVRE, duc de Dantzig.—1756-1820

EN VOYAGE DE NOCES.



LUI. — Ces sièges sont si petits qu'on fatigue trop. Je crois que je ferai bien de tourner le dos de celui-ci à l'envers...

Entre docteur et client :
Le docteur. — Vous êtes maintenant en bonne voie de guérison.
— Merci, docteur, je vous dois la vie.
— Non, vous me devez simplement quarante piastres.

Entre bonnes amies :
Julie. — Ma chère, une nouvelle ! Jacques t'adore.
Jeanne. — Pas possible !
Julie. — C'est ce que j'ai dit également en l'apprenant.

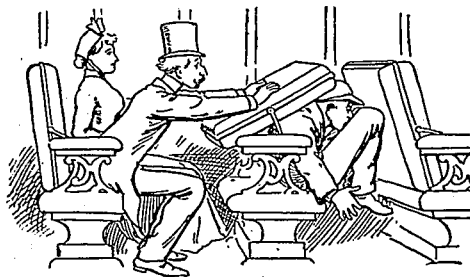
Ne bougeons plus !
Bétantou est en train de photographier la statue de Nelson. Il monte son appareil, prépare son objectif, puis sur le point de commencer, il se tourne vers la statue, et le plus sérieusement du monde : "Et maintenant, ne bougeons plus !" dit-il.

LE VISITEUR (regardant une esquisse). — Est-ce que ta maman fait de la peinture ?

L'ENFANT TERRIBLE. — Oui, mais elle a fini cela et elle met de la poudre maintenant. Elle va descendre dans une minute.

Pour sa défense :
Un jeune garçon comparait devant le recorder : — Je suis surpris, dit le magistrat, de rencontrer en vous une telle criminalité. A peine quatorze ans et l'on vous prend à fouiller les poches !
— C'est absolument de votre faute, répond l'accusé.
— De ma faute ?
— Oui, si vous n'aviez pas alloué trois mois de prison à papa, je n'aurais pas eu à travailler pour maman.

POUR SE METTRE A L'AISE.



... Comme cela, ce sera beaucoup mieux.

Voleur attrapé :
Le voleur la suivait depuis le centre de la ville. Il avait remarqué le porte-monnaie qu'elle avait à la main. Il était rond et gros comme une caille. Il faisait sombre. On venait d'atteindre un endroit où la route était, pour le moment, déserte. Il s'élança, lui arracha le porte-monnaie et disparut. Puis, il reprit le chemin de la ville pour regagner son taudis. Il pensait avec joie qu'il allait bien souper cette nuit-là. Et il faillit s'évanouir : le porte-monnaie était bourré d'échantillons pour robes.

Défaut de prononciation :
L'acteur Daiglemont jouait certain mélodrame palpitant d'intérêt. Il y avait un duel. Son adversaire se trouvait posséder, comme lui, le secret d'un coup terrible.

A cette vue, Daiglemont, furieux, devait s'écrier :

Tierce !... ma botte secrète !
Mais il avait un léger défaut de prononciation ; si bien que toute la salle entendit :
Pierre !... ma botte se crève !
Et Pierre, c'était justement le nom du garçon d'accessoires, lui cria de la coulisse :
— Ça ne fait rien, y en a une autre paire !...

Comment il apprit à travailler :
Mme Vincent, épouse négligée. — Pourquoi ne travailles-tu pas ?

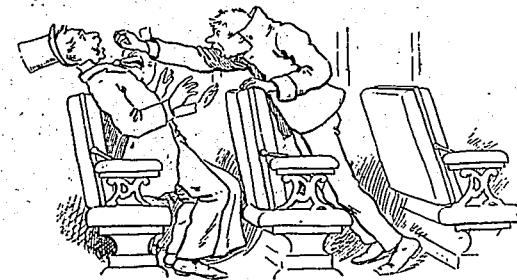
Vincent (un propre à rien). — Je n'ai pas d'outils.
Femme Vincent. — M. Laforge t'a offert six piastres pour assujettir sa clôture. Tu as une scie, un rabot, un marteau, des clous. Que te faut-il de plus ?

Vincent. — La scie ne vaut rien et je n'ai pas de lime pour l'aiguiser. Le vieux Laforge peut assujettir lui-même sa clôture s'il veut.

(Dix ans après.) Vincent. — Ecoute, femme, je me suis évadé de prison. Donne-moi d'autres vêtements, que je puisse sortir.

Femme Vincent. — Comment as-tu pu t'évader ?
Vincent. — J'ai creusé le sol jusqu'à quarante pieds sous terre avec une fourchette à deux dents ; je me suis frayé un chemin à travers un mur en pierre épais de deux pieds, et dix pouces de fer, avec une scie faite d'une assiette en étain !..

IL L'A RESENTI.



TAPEDUR. — Dites-donc, vous, si vous croyez m'aplatir ainsi sans que je vous le rende, vous vous trompez !..

BEAUX-ARTS



UN FILET DÉCHIRÉ—TABLEAU DE L.-E. BAILLE

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

SECONDE ÉPOQUE.

Le récit est continué par Marian
Halcombe.

II

Cet homme, chargé d'embonpoint, d'indolence et d'années, dont les nerfs délicats sont ébranlés par le premier bruit venu, et qui frémit de la tête aux pieds si l'on fouette devant lui quelque chien criard, est allé, le matin qui a suivi son arrivée, dans la cour des écuries, et il a posé la main sur la tête d'un limier qu'on tient à la chaîne, limier si mal dompté, si féroce, que même le groom chargé de le nourrir, se donne bien garde de l'approcher de trop près. La comtesse et moi étions présentes, et je n'oublierai de longtemps, si peu qu'elle ait duré, la scène qui suivit.

—Prenez garde à ce chien, monsieur, disait le groom ; il se jette sur tout le monde !—Savez-vous pourquoi, mon ami ? répondit le comte tranquillement, c'est parce que tout le monde, en a peur. Voyons s'il se jettera sur "moi".—Et à ces mots, il posa ses doigts potelés, d'un blond jaunâtre, ces mêmes doigts où dix minutes plus tôt perchaient les canaris, sur la tête du formidable animal : et en même temps il le regardait droit dans les yeux.

—Vous autres, gros chiens, vous êtes tous poltrons, disait-il avec mépris, tandis que sa figure était à un pouce de la gueule de l'animal... Vous tueriez un pauvre

chat, poltron d'enfer que vous êtes... Vous vous lanceriez sur un misérable mendiant, triple lâche, poltron d'enfer !... Tout ce que vous pouvez surprendre à l'improviste, tout ce qui a peur de vos gros membres, de vos méchantes dents blanches, de votre gueule baveuse et altérée de sang, vous vous jetez dessus à plaisir... Vous pourriez m'étrangler à la minute, le savez-vous, lâche fanfaron ? et vous n'osez pas même me regarder au visage, parce que je n'ai pas peur de vous... Réfléchissez, voyons !... vous plairait-il essayer vos dents sur ce cou si gras que je leur offre en prise ?... Allons donc ! vous n'en êtes point capable !..

Puis, il se détourna sans aucune hâte, riant de la mine étonnée que faisaient les domestiques réunis en ce moment dans la cour ; le chien, lui, se glissait humblement dans sa loge.—Ah ! mon beau gilet ! s'écria le comte avec un accent pathétique, je suis bien fâché d'être venu par ici ! Cet immonde animal a laissé tomber de sa bave sur mon beau gilet tout neuf !—Dans ces dernières paroles, se trouve indiquée une autre de ses incompréhensibles manies. Il aime les beaux habits, tout comme pourrait les aimer le niais le plus niais qui soit au monde, et il nous a déjà étalé quatre gilets magnifiques,—tous de nuances voyantes et gaies, tous énormément larges, même pour lui, dans les deux premiers jours qu'il a passés à Blackwater-Park.

Son tact et sa finesse dans les petites choses sont aussi remarquables que les singulières inconvénients de son caractère et la puérole trivialité de ses goûts, de ses occupations quotidiennes.

Je puis déjà m'apercevoir qu'il entend vivre en fort bons termes avec tous et chacun de nous, pendant la durée de son séjour ici. Il a évidemment découvert que Laura éprouve pour lui une répugnance cachée (elle même, pressée par moi sur ce sujet, n'a pas refusé d'en convenir),—mais il a découvert aussi qu'elle aime les

fleurs à la passion. Elle n'en vient jamais à désirer quelque bouquet, sans qu'il en ait un tout prêt à lui être offert, qu'il a cueilli et disposé de ses mains ; et, ce qui m'amuse fort, il en a toujours un autre, adroitement mis en provision, composé des mêmes fleurs groupées dans le même ordre, pour apaiser la froide jalousie de sa femme, avant même qu'elle ait eu le temps de se supposer offensée.

Son manège avec la comtesse (en public, du moins), est un spectacle à voir. Il a pour elle des révérences obséquieuses ; il l'appelle habituellement "mon ange" ; il lui fait faire de petites visites par les canaris perchés sur ses doigts, et leur demande pour elle leurs plus belles chansons ; quand elle lui offre des cigarettes, il lui baise la main, et, en retour, il lui présente des dragées tirées d'une boîte qu'il a dans sa poche, et, parfois, comme en se jouant, il les place lui-même entre les lèvres de son épouse adorée. La verge de fer avec laquelle il la gouverne ne se montre jamais devant le monde ; c'est une verge de ménage, qu'il garde toujours dans les pièces du haut.

Pour se recommander à "moi", il use de tout autres procédés. C'est à ma vanité qu'il s'adresse, en me parlant le langage sérieux et sensé dont il se servirait avec un homme...—Eh bien ! oui ! je le démêle, quand il n'est pas là ; je perce à jour ses flatteries, lorsque je pense à lui, toute seule, ici, dans ma chambrette ;—puis lorsque je redescends et me trouve en face de lui, le bandeau retombe sur mes yeux, et je me laisse reprendre au miel de ses douces paroles, tout justement comme si je n'avais point su m'apercevoir de son manège !

Il vient à bout de moi comme de sa femme et de Laura, comme du limier dans la cour des écuries, et comme, à chaque instant du jour, de sir Percival lui-même : "Mon brave Percival ! que j'aime votre rude gaieté anglaise !—Mon bon Percival ! que j'apprécie la solidité de

vosre bon sens anglais !" C'est ainsi qu'il écarte tranquillement les plus âpres railleries de sir Percival au sujet de ses goûts et de ses passe-temps efféminés,—ne manquant jamais d'appeler le baronnet par son nom de baptême ; lui souriant avec tout le calme de la supériorité ; l'honorant de petits coups sur l'épaule, et supportant ses écarts avec la bénignité d'un bon père, indulgent pour les fredaines d'un fils.

L'intérêt que je ne puis m'empêcher de prendre à cet original m'a conduite à questionner sir Percival sur le passé du comte.

Sir Percival, ou bien n'en sait, ou bien n'a voulu m'en dire que fort peu de chose. Le comte et lui se rencontrèrent à Rome pour la première fois, il y a plusieurs années, dans les circonstances périlleuses auxquelles je crois avoir déjà fait allusion. Depuis cette époque, ils se sont trouvés constamment réunis à Londres, à Paris, à Vienne, mais jamais en Italie ; le comte,—circonstance bizarre,—n'ayant plus, depuis des années, passé les frontières de son pays natal. Peut-être s'est-il trouvé en butte à quelque persécution politique. En tout cas, son patriotisme inquiet le pousse à ne guère perdre de vue quiconque de ses compatriotes vient s'établir en Angleterre. Dès le soir de son arrivée, il voulut savoir à quelle distance nous étions de la ville la plus proche, et si nous connaissions quelque gentleman italien qui y eût fixé sa résidence.

Il a pour sûr des correspondants singuliers sur le continent ; car les lettres qui lui arrivent portent toute espèce de timbres bizarres ; ce matin même, j'en ai vu une, qui l'attendait au déjeuner sur sa serviette, décorée de je ne sais quels grands sceaux à mine officielle. Peut-être est-il en correspondance avec le gouvernement de son pays ? Cette idée, pourtant, serait difficile à concilier avec mon autre conjecture, qu'il pourrait bien être un exilé politique.

Que voilà d'écritures à propos du comte Fosco ! et "Je résultat net, quel est-il ?"—ainsi que dirait notre chère M. Gilmore, dans le jargon particulier aux gens d'affaires. Je dois me borner à répéter que nos relations, à peine esquissées, m'ont donné pour le comte une sorte de goût étrange ; il a pour moi un attrait que je me reproche en y cédant. C'est presque le même ascendant qu'il a pris, on le voit bien, sur le maître de céans.

En effet, malgré les libertés parfois un peu grossières qu'il prend, de temps en temps, à l'égard de "son gros ami," sir Percival n'en a pas moins peur, je le vois fort bien, de donner au comte un sérieux motif de mécontentement. Cette peur, je me demande quelquefois avec surprise si je ne l'éprouve point. Très certainement, je ne vis oncques un homme que je fusse plus fâchée d'avoir pour ennemi. Serait-ce que je l'aime, ou que j'en ai peur ? "Chi sa !" — comme dirait le comte Fosco, dans la langue qui est la sienne.

(16 juin.)—Un incident à noter, aujourd'hui, en sus de mes idées et de mes impressions. Il est arrivé un visiteur, — tout à fait inconnu à Laura comme à moi, — et que sir Percival, semble-t-il, n'attendait guère.

Nous étions assis au "lunch", dans cette pièce décorée de nouvelles fenêtres "à la française", qui donne sous la véranda ; et le comte (qui avale la pâtisserie avec une aisance dont je n'ai vu d'exemple que dans les pensionnats de petites filles), le comte venait de nous réjouir en réclamant majestueusement sa quatrième tartelette, — quand un domestique entra pour annoncer le nouveau venu.

—M. Merriman vient d'arriver, sir Percival, et demande à vous voir immédiatement...

Sir Percival tressaillit, et jeta sur cet homme un regard où se peignait une sorte d'alarme irritée.

—M. Merriman ? répéta-t-il, comme s'il

pensait que ses oreilles eussent dû le tromper.

—Oui, sir Percival : M. Merriman de Londres.

—Où est-il ?

—Dans la bibliothèque, sir Percival.

A peine cette dernière réponse eut-elle été donnée, que le maître de la maison se leva et se précipita hors de la chambre, sans adresser la moindre excuse à aucun de nous.

—Qui est M. Merriman ? demanda Laura, s'adressant à moi.

—Je n'en ai pas la moindre idée... A ceci dut se borner ma réponse.

Le comte avait absorbé sa quatrième tartelette, et se trouvait, en ce moment, près d'une table volante, occupé à soigner son malicieux kakatoès. L'oiseau perché sur l'épaule, il se retourna de notre côté :

—M. Merriman est le "solicitor" de sir Percival, dit-il le plus tranquillement du monde.

Le "solicitor" de sir Percival. On ne pouvait répondre plus directement à la question de Laura ; et néanmoins, vu les circonstances, cette réponse ne disait pas tout ce qu'on eût voulu savoir. Si M. Merriman eût été mandé spécialement par son client, il eût été assez simple qu'il quittât son cabinet pour répondre à cet appel.

Mais lorsqu'un homme de loi, sans y être formellement invité, fait un voyage comme celui de Londres dans le Hampshire, quand son arrivée chez un gentleman a l'air de surprendre au dernier point ce gentleman lui-même, on peut, sans risques, tenir pour certain que la visite du jurisconsulte présage des nouvelles très-importantes, très-inattendues ; — nouvelles qui peuvent être ou fort bonnes ou fort mauvaises ; mais dans l'un ou l'autre cas, ne sauraient se confondre avec celles qu'on reçoit tous les jours.

Laura et moi demeurâmes à table, sans mot dire, pendant un quart d'heure ou plus, cherchant avec une certaine inquié-

tude le sens possible de cet incident, et attendant, si cela devait arriver, que sir Percival revint promptement auprès de nous. Mais rien ne nous annonça son retour, et nous nous levâmes pour quitter la salle.

Attentif comme d'habitude, le comte abandonna le coin où il donnait à manger à son perroquet, et, ayant toujours l'oiseau perché sur son épaule, vint nous ouvrir la porte. Laura et madame Fosco passèrent les premières. Au moment où j'allais les suivre, il m'arrêta par un signe, et m'adressa quelques paroles de la plus étrange façon du monde :

—Oui, disait-il, répondant avec calme à l'idée qui dans ce moment-là même me travaillait l'esprit, tout comme si je la lui avais expressément confiée... Oui, miss Halcombe, il est arrivé quelque chose...

J'allais répondre : "Je n'ai rien dit de pareil." Mais l'odieuse kakatoès, hérissant ses ailes rognées, poussa une clameur aiguë, mit en l'air tout mon système nerveux, et je me trouvai fort heureuse de me glisser hors de l'appartement.

Je rejoignis Laura au pied de l'escalier ; sa secrète préoccupation était justement la même que la mienne, celle que le comte Fosco avait si bien devinée, et lorsqu'elle parla, ce fut pour répéter ce qu'il avait dit. Elle m'avoua, dans le tête-à-tête, qu'à son avis "il avait dû arriver quelque chose."

III

(16 juin.)—Il me faut, avant de m'aller coucher, ajouter encore quelques lignes à notre chronique de ce jour.

Environ deux heures après que sir Percival se fût levé de table pour aller recevoir dans la bibliothèque son "solicitor," M. Merriman, je sortis de chez moi toute seule pour aller faire un tour dans les plantations. Comme j'arrivais au dernier palier, la porte de la bibliothèque s'ouvrit, et les deux gentlemen en sorti-

rent. Jugeant à propos de ne pas les déranger en me montrant sur l'escalier, j'attendis, pour descendre, qu'ils eussent traversé le vestibule. Bien qu'ils se parlassent avec une certaine précaution, les mots échangés entre eux étaient articulés assez nettement pour arriver jusqu'à moi.

—Tranquillisez-vous, sir Percival ! disait l'homme de loi ; tout cela dépend de lady Glyde...

J'avais déjà repris le chemin de ma chambre, où je comptais rentrer pour deux ou trois minutes encore, lorsque le nom de Laura, ainsi prononcé par un étranger, m'arrêta sur place. Je sais qu'il est très-mal, très-peu honorable d'écouter aux portes. Mais où est donc la femme, — et je dirai parmi les meilleures, — qui puisse régler sa conduite d'après les principes abstraits de l'honneur, quand ces principes lui montrent un chemin absolument opposé à celui où l'appellent et ses affections les plus profondes et les intérêts légitimes qui en dérivent.

J'écoutai donc ; et, dans des circonstances identiques, vraiment oui, j'écouterais encore ? J'écouterais, l'oreille collée au trou de la serrure, si je ne pouvais me tirer d'affaire autrement.

—Vous comprenez bien, sir Percival ? continua l'avocat. Lady Glyde devra signer son nom en présence d'un témoin, — de deux témoins, si vous y voulez mettre encore plus de forme, — et ensuite, posant son doigt sur le sceau, elle aura ces paroles à prononcer : "Je délivre ceci, comme un acte émané de moi." Si cette petite cérémonie s'exécute d'ici à huit jours, l'arrangement aura complètement réussi, et nous serons au bout de nos peines ; sinon...

—Que voulez-vous dire avec votre "sinon ?" demanda sir Percival, d'un ton irrité. S'il "faut" que la chose se fasse, elle se fera... Je vous en réponds, Merriman.

—A merveille, sir Percival, à merveille; mais, en toutes transactions, il est deux alternatives; et nous aimons assez, nous autres gens d'affaires, à les envisager toutes deux avec assurance. Si quelque circonstance extraordinaire faisait échouer l'arrangement, peut-être amènerais-je nos gens à se contenter de billets à trois mois. Mais, à l'échéance, comment ferions-nous les fonds?

—Au diable les billets!... Il n'y a qu'une manière de se procurer de l'argent, et c'est ainsi, je vous le répète, que nous l'obtiendrons... Un verre de vin, Merriman, avant de partir?

—Bien obligé, sir Percival; je n'ai pas un moment à perdre pour profiter du train montant... Aussitôt l'arrangement conclu, veuillez, je vous prie, m'en informer... et vous n'oublierez pas les précautions dont je vous parlais?...

—Cela va sans le dire. Voici le "dog-cart" qui vous attend à la porte. Mon groom va vous jeter à la station, dans un clin d'œil... Benjamin, vous entendez? grandes allures de casse cou... En place!... Si M. Merriman manque le train, vous êtes cassé aux gages... Tenez-vous ferme, Merriman, et si vous chavirez, fiez-vous au diable qui ne laisse pas volontiers périr ses enfants!...

Avec ces paroles en guise de bénédictions d'adieu, le baronnet tourna ses talons et rentra dans la bibliothèque.

Je n'en avais pas entendu long; mais le peu qui avait frappé mes oreilles suffisait pour m'inquiéter. Le "quelque chose" qui était arrivé, c'était trop évidemment un embarras pécuniaire des plus sérieux; et sir Percival, pour s'en tirer, n'avait à compter que sur Laura. La perspective de la voir compromise dans les difficultés qui, secrètement, assiégeaient son mari, produisit en moi, une véritable consternation, sans nul doute aggravée par mon ignorance des affaires, et aussi par la défiance bien positive que m'inspirait sir Percival. Au lieu de sortir comme je

l'avais d'abord résolu, je me rendis immédiatement chez Laura pour lui faire part de ce que je venais d'entendre.

Elle reçut avec un sang-froid fait pour me surprendre cette communication peu rassurante. Elle en sait évidemment, sur le caractère et les embarras pécuniaires de son mari, plus que je ne l'avais soupçonné jusqu'à présent.

—C'est bien là ce que j'ai redouté, me dit-elle, quand j'ai entendu parler de ce gentleman inconnu qui, venu en notre absence, a refusé de laisser son nom.

—Qui donc alors avez-vous pensé que c'était? lui demandai-je.

—Quelqu'un envers qui sir Percival a contracté de lourdes obligations, répondit-elle, et le même pour le compte de qui M. Merriman est venu ici aujourd'hui.

—Avez-vous une idée de ce que peuvent être ces obligations?

—Non; je n'ai eu là-dessus aucun détail.

—Vous ne signerez rien, Laura, sans y avoir regardé de près.

—Certainement non, Marian. Tout ce que je pourrai faire, sans me nuire ou nuire aux miens, je le ferai pour "lui" venir en aide,—et cela, ma sœur chérie, afin de rendre aussi douce et aussi heureuse que possible l'existence que vous et moi nous sommes appelées à passer ensemble. Mais je ne ferai rien, à l'aveugle, dont je puis quelque jour avoir honte. Ne parlons plus de tout ceci, maintenant. Vous avez votre chapeau sur la tête;—si nous allions promener nos rêveries dans l'enclos, pendant le reste de l'après-midi?...

En quittant le château, nous nous dirigeâmes vers les ombrages les plus voisins.

Arrivées à une clairière, parmi les arbres plantés devant la maison, nous y trouvâmes le comte Fosco se promenant de long et large sur le gazon, et se grillant aux rayons du soleil de juin, en ce moment dans toute leur force. Un cha-

peau de paille à larges bords, garni d'un ruban violet, protégeait son front. Son corps énorme était revêtu d'une blouse bleue que décorait sur la poitrine un interminable enlacement de broderies blanches, et une large ceinture de maroquin rouge marquait à peu près la place où la taille avait dû se trouver jadis.

Il chantait la fameuse ariette du "Barbier de Séville", avec ces enrroulements de vocalises dont un gosier italien peut seul se permettre les prodigieuses arabesques, tout en s'accompagnant de cette espèce de guitare qu'on appelle "concertina"; et dont il jouait avec une espèce d'extase, tantôt les bras en l'air, tantôt la tête rejetée en arrière, ou penchée sur l'épaule, comme une sainte Cécile grasse déguisée en homme: "Figaro si! Figaro là! Figaro! sù! Figaro giù!" chantait le comte, tenant élégamment sa concertine à longueur de bras, et saluant de côté [avec la grâce agile, la désinvolture d'un Figaro de vingt ans.

—Je vous garantis, Laura, que cet homme sait quelque chose des difficultés où se trouve sir Percival; dis-je, tandis que, de loin, nous rendions au comte sa gracieuse révérence.

—D'où vous vient cette idée? me demanda-t-elle.

—Sans cela, répliquai-je, aurait-il su que M. Merriman est le "solicitor" de sir Percival. D'ailleurs, quand nous sommes sortis du "lunch", il m'a dit, sans la moindre question de ma part, qu'il était arrivé quelque chose. Soyez sûr qu'il en sait là-dessus plus long que nous.

—Si cela est, ne l'interrogez pas! Ne le mettez pas en tiers dans nos confidences!

—Vous semblez, Laura, nourrir contre lui une répugnance bien déterminée... Qu'a-t-il fait, qu'a-t-il dit pour la mériter?

—Rien, Marian; au contraire, il n'est pas de bontés, d'attentions qu'il n'ait eues pour moi pendant le voyage qui nous a

ramenés ici. Plus d'une fois, même, il a su réprimer, avec toute sorte d'adresse et d'égards pour moi, les vivacités auxquelles sir Percival se laisse quelquefois emporter. Peut-être lui en veux-je, au fond, d'avoir sur mon mari une influence si supérieure à la mienne. Peut-être mon orgueil souffre-t-il de tout devoir à son intervention. Ce que je puis dire, c'est qu'il me déplaît...

Le reste du jour et la soirée se sont passés sans trop d'agitation. Le comte et moi jouions les échecs. Il m'a laissé poliment gagner les deux premières parties: puis voyant que sa tactique ne m'échappait point, il s'est excusé de sa courtoisie inopportune, et, en dix minutes, j'étais échec et mat. Sir Percival n'a pas, de toute la soirée, fait allusion à la visite de son avocat, Mais, soit à cause d'elle, soit pour toute autre raison, il s'était fait en lui un changement qui n'avait rien de fâcheux. Il s'est montré aussi poli, aussi prévenant pour nous tous qu'il l'était à Limmeridge, naguère, pendant son noviciat conjugal; il a même montré envers sa femme tant de bonté, un zèle si attentif, que Madame Fosco en personne, toute froide et réservée qu'elle est, n'a pu s'empêcher de le regarder avec un grave étonnement.

Que veut dire ceci? Je crois que je le devine; je tremble que Laura ne soit aussi pénétrante, et je suis sûre que le comte Fosco sait, là-dessus, à quoi s'en tenir. Plus d'une fois, dans le cours de la soirée, j'ai surpris sir Percival qui le regardait, comme cherchant sur sa physionomie un signe d'approbation.

(17 juin.)—Journée remplie d'événements. Je souhaite, et bien ardemment, n'avoir point à ajouter: remplie de malheurs.

Sir Percival, au déjeuner, est resté tout aussi muet que la veille sur ce mystérieux "arrangement" (comme dit l'homme de loi), qu'on tient suspendu sur nos têtes. Une heure après, cependant, il

entra tout à coup dans la pièce destinée aux réceptions du matin, et où nous étions, sa femme et moi, nos chapeaux sur la tête, attendant madame Fosco pour sortir avec elle. Sir Percival s'enquit de l'endroit où il pourrait trouver le comte.

— Nous l'attendons, lui dis-je, d'ici à quelques instants.

— Le fait est, continua sir Percival, qui allait et venait par la chambre avec une sorte de trépidation nerveuse, le fait est que j'aurai tout à l'heure besoin de Fosco et de sa femme, dans la bibliothèque, pour une pure formalité d'affaires ; Laura, je réclamerai aussi votre présence, une minute ou deux tout au plus... Il s'arrêta, et parut remarquer, pour la première fois, notre toilette de promenade.

— Ne faites-vous que rentrer ? demanda-t-il, ou bien alliez-vous sortir ?

— Nous pensions tous aller au lac, ce matin, dit Laura. Mais si vous avez quel autre arrangement à proposer...

— Non, non, interrompit-il en toute hâte. Mon affaire peut très-bien attendre... Après le lunch où après le déjeuner, peu m'importe... Vous avez donc tous projeté d'aller au lac ?... C'est une idée, cela... Donnons-nous une matinée de bon temps ; je serai volontiers des vôtres...

Il n'y avait pas à se méprendre sur son attitude, alors même qu'on eût pu méconnaître ce qu'il y avait de contraire à sa nature dans cette facile subordination de ses plans et de ses projets aux convenances d'autrui, telle qu'il venait de l'exprimer en parole. Il était évidemment soulagé de trouver sur sa route un prétexte d'ajournement pour cette "formalité" qui, disait-il, devait s'accomplir dans la bibliothèque. Lorsque je tirai de tout ceci la conclusion la plus naturellement indiquée, je sentis, pour ainsi dire, mon cœur s'abîmer au dedans de moi.

Le comte et sa femme, en ce moment, vinrent nous rejoindre. Le gentleman, en blouse et en chapeau de paille, comme

à l'ordinaire, portait sa cage pagode aux couleurs brillantes, laquelle renfermait ses chères souris blanches, et il leur souriait, ainsi qu'à nous avec une sérénité caressante tout à fait irrésistible.

— Si vous êtes assez bonnes pour me le permettre, disait le comte, j'emmènerai ma petite famille que voici, — mes jolies souricelles innocentes, — pour leur faire un peu prendre l'air avec nous. Il y a des chiens dans le château, et puis-je, en vérité, laisser à la merci des chiens ces pauvres orphelines blanches ?... Ah ! jamais, jamais !

A travers les fils de la pagode, il adressa un gazouillement paternel à ces "petites orphelines," et nous quittâmes le château pour nous rendre au lac.

Une fois dans la plantation, sir Percival s'écarta de nous. Un des traits de son humeur inquiète est précisément de quitter, en pareille occasion, les personnes qu'il accompagne, et de s'employer, une fois seul, à se tailler des cannes sur les arbres parmi lesquels il chemine. On dirait qu'il prend plaisir à couper, à émonder sans rime ni raison. Il a rempli le château de bâtons ainsi fabriqués, dont aucun, je pense, ne lui a servi deux fois. Celui qu'il rapporte a déjà perdu toute sa valeur à ses yeux, et il ne s'agit plus que de le remplacer.

Il nous rejoignit près de l'ancien embarcadère. Je veux reproduire ici la conversation qui suivit, une fois que nous y fûmes installés, exactement comme elle eut lieu. En ce qui me concerne, cette conversation a eu quelque importance, car elle m'a disposée à me défier sérieusement de l'influence que le comte Fosco exerçait jusqu'à présent sur ma manière de voir et de sentir. Je m'en défendrai, dorénavant, aussi résolument que possible.

La petite hutte en ruines pouvait nous contenir tous ; mais sir Percival resta au dehors, enjolivant son nouveau bâton avec sa serpette de poche. Nous étions toutes

les trois assises, fort à notre aise, sur le grand banc. Ma sœur avait pris son ouvrage, et madame Fosco travaillait à ses cigarettes. Moi, comme d'ordinaire, je ne faisais rien. J'ai toujours été, je serai toujours d'une maladresse virile. Le comte, par manière de plaisanterie, avait choisi pour siège un trépidant infiniment trop petit, et s'y balançait, le dos appuyé au mur, faisant craquer sous son poids, à chaque effort, la faible cloison. Il avait placé sur ses genoux la cage-pagode, et, comme d'ordinaire, laissait les souris lui courir sus en toute liberté.

Ce sont de jolis petits animaux, et leur mine est tout à fait innocente ; mais, pour quelque raison que j'ignore, je n'aime pas à les voir courir ainsi sur un corps humain. Cette vue fait passer sur mes nerfs je ne sais quelle impression sympathique d'un effet bizarre ; elle évoque en moi d'effroyables idées de prisonniers mourant au fond d'un cachot, et sur le cadavre desquels viennent se reposer à loisir les hôtes rampants de l'obscur souterrain.

La matinée était nuageuse, et le vent soufflait ; aussi les rapides alternatives d'ombre et de soleil, à la surface du grand lac, augmentaient l'effet revêche et sombre de ce paysage désert.

— Il y a des gens qui trouvent ceci pittoresque, dit sir Percival, désignant de son bâton inachevé la perspective offerte à nos regards. J'estime tout simplement que c'est là une tache sur la propriété d'un honnête homme. A l'époque où vivait le père de mon grand père, le lac arrivait jusqu'au point où nous sommes. Regardez-le, maintenant ! il n'a nulle part quatre pieds de fond... Ce n'est plus qu'un vaste bourbier, semé ça et là, de flaques d'eau. Plût à Dieu que j'eusse de quoi le drainer et y faire pousser du bois ! Mon intendant (la superstition le rend idiot) croit être sûr que ce lac est frappé d'anathème comme la mer Morte.

Qu'en pensez-vous, Fosco ? L'endroit ne semble-t-il pas arrangé tout exprès pour un assassinat ?

— Y songez-vous, mon bon Percival ? répondit le comte avec l'accent du reproche. Qu'avez-vous donc fait de votre bon sens anglais ? L'eau est trop basse pour cacher le corps ; et il y a partout du sable où les pieds de l'assassin laisseraient leur empreinte. Bref, je n'ai jamais vu de site moins propice à ce dont vous parlez.

— Niaiseries ! dit sir Percival, taillant et retaillant sa canne avec un redoublement d'ardeur. Vous savez parfaitement ce que je veux dire. L'aspect désolé du paysage, — l'isolement profond de ces lieux inhabités... Si vous voulez me comprendre, rien de plus facile ; si vous faites sourde oreille, je n'irai pas me fatiguer à vous expliquer ce que j'ai voulu dire.

— Et pourquoi vous fatiguer, demanda le comte, quand ce que vous avez voulu dire peut être expliqué par le premier venu ? Si un imbécile voulait commettre un meurtre, votre lac lui donnerait immédiatement dans l'œil. Si c'était un homme avisé, votre lac serait le dernier endroit qu'il voudrait choisir. N'est-ce point là ce que vous vouliez dire ? S'il en est ainsi, vous voyez que l'explication ne demandait pas longtemps. Recevez-la, Percival, avec la bénédiction de votre dévoué Fosco...

Laura leva sur le comte ses yeux où perçait un peu trop la répugnance naturelle qu'il lui inspire ; mais il était si occupé de ses souris, qu'il n'y prit seulement pas garde.

— Je suis fâchée, dit-elle, de voir rattacher à cet aspect de notre lac solitaire une aussi épouvantable idée que celle du meurtre. Que si le comte Fosco, de plus, tenait à classer les assassins par catégories, il me semble qu'il a été malheureux dans le choix de ses expressions. Les traiter seulement "d'imbéciles", c'est leur

témoigner une indulgence à laquelle ils n'ont aucun droit, et les qualifier d'hommes avisés implique une contradiction manifeste. J'ai toujours ouï dire que les vrais sages sont invariablement bons, et qu'ils ont nécessairement horreur du crime.

— Voilà, ma chère lady, s'écria le comte, voilà ce que j'appelle d'admirables sentences ; et je me souviens de les avoir vues, tracées en bien beaux caractères, sur les cahiers d'écriture, à la première ligne de chaque page. Disant ces mots, il leva sur la paume de sa main, jusqu'à hauteur de visage, une de ses souris blanches, et l'interpellant par un de ces caprices qui lui sont familiers : — Ma jolie petite scélérate aux dehors candides, lui-dit-il, profitez s'il vous plaît, de cette haute moralité. Vous souris vraiment sage, vous l'avez entendu, est en même temps une souris vraiment bonne. Faites part de ceci à vos compagnes, je vous en supplie ; et qu'il ne vous arrive plus jamais de mordiller les barreaux de votre cage !

— Il est très-facile, reprit courageusement Laura, de ridiculiser toute chose au monde. Mais ce qui ne vous sera pas si aisé, comte Fosco, c'est de me signaler un homme sage qui ait été, en même temps, un grand criminel. . . .

Le comte secoua ses massives épaules, et sourit à ma sœur le plus amicalement possible.

— Parfaitement vrai ! dit-il. Le crime de l'imbécile est celui qu'on découvre ; et le crime du sage est celui qu'on ne découvre pas. Si donc je m'avisais de citer un exemple, il ne saurait être celui d'un sage, et mon argument pécherait par la base. Décidément, chère lady Glyde, votre infailible bon sens britannique l'emporte sur ma subtilité italienne. Cette fois, miss Halcombe, n'est-ce pas à mon tour d'être écheé et mat ?

— A vos pièces, Laura ! dit en ricanant sir Percival, qui, de la porte, suivait ce petit débat. Dites-lui, maintenant, que "le crime lui-même fait décou-

vrir le crime". Encore une morale de maître d'écriture, qu'on va vous servir, Fosco ! . . . Le crime faisant découvrir le crime. La bonne plaisanterie !

— Je crois que cela est vrai, dit Laura tranquillement.

Sir Percival poussa un éclat de rire si violent, si peu courtois, qu'il nous fit tous tressaillir, — et le comte un peu plus fort que les autres.

— Je le crois aussi, dis-je pour venir au secours de Laura.

Sir Percival, que la remarque de sa femme avait si fort diverti sans qu'on sût pourquoi, fut pris, en face de la mienne, d'une colère également inexplicable. De son bâton neuf, il frappa le sable avec violence, et s'écarta brusquement de nous.

— Ce cher Percival ! s'écria le comte Fosco, le suivant d'un regard joyeux. Encore une victime du spleen britannique. . . . Mais, chère miss Halcombe, chère lady Glyde, est-ce que réellement vous croyez au crime se dénonçant lui-même ? . . . Et vous, mon ange, continua-t-il en se tournant vers sa femme qui n'avait pas encore prononcé une parole, est-ce donc aussi votre avis ?

— J'attends quelques leçons de plus, répondit la comtesse qui semblait, par son accent froid et réprobateur, s'adresser particulièrement à Laura et à moi, — pour me hasarder à exprimer mon opinion devant des hommes si au courant de toutes choses.

— En vérité ! répondis-je. J'ai vu le temps, comtesse, où vous revendiquiez les droits de la femme, — et la liberté de nos opinions était, je crois, l'un d'eux.

— Comment envisagez-vous ce sujet, comte ? demanda madame Fosco, qui continuait tranquillement ses cigarettes, et ne sembla pas m'accorder la plus légère attention.

Le comte, d'un air pensif, passa deux ou trois fois son petit doigt potelé sur le dos d'une de ses souris blanches avant de répondre à cette question.

— Il y a de quoi s'émerveiller, dit-il enfin, quand on voit avec quelle facilité la société se console de ses pires maladies, au moyen du premier emplâtre venu. La machine fort compliquée qu'elle a construite pour la découverte du crime est d'une inefficacité misérable. — Eh bien ! trouvez seulement un beau petit dicton moral, affirmant que cette machine fonctionne à merveille, et, à partir de ce moment, personne ne s'aperçoit plus de ses défauts. . . . Ah ! "les crimes se trahissent d'eux-mêmes ? . . ." Ah ! (c'est un autre dicton moral) "la victime dénonce l'assassin ? . . ." Eh bien, lady Glyde, demandez si cela est vrai aux "coroners" qui, dans nos grandes villes, sont chargés des instructions criminelles. . . . Demandez-le, miss Halcombe, aux secrétaires des sociétés d'assurances sur la vie.

Lisez vos feuilles publiques. Dans le petit nombre de faits qui arrivent à y être mentionnés, ne trouvez-vous pas des exemples de gens assassinés sans que les meurtriers aient été découverts ? Multipliez, maintenant, les incidents dont on parle par ceux dont on ne parle pas, et les cadavres retrouvés par ceux qui ont à jamais disparu ; à quelle conclusion arriverez-vous ? A celle-ci, sans nul doute : il y a des criminels insensés que l'on découvre ; et il y a des criminels bien avisés qui échappent à la justice. Crime caché ou crime découvert, à quoi cela revient-il ? A une lutte d'habileté entre la police d'une part, et un particulier de l'autre.

Lorsque le criminel est un imbécile, ignorant et brutal, la police, neuf fois sur dix, gagne la partie. Quand le criminel est au contraire, un homme intelligent, développé par l'éducation, ferme et résolu, la police perd neuf fois sur dix. Généralement, si la police gagne, on fait bruit de l'événement, et il arrive jusqu'à vous. Tout aussi généralement, si la police perd, elle se tait, et vous n'entendez parler de quoi que ce soit. C'est sur cette base vacillante que repose la confortable

maxime : "Le crime se dénonce lui-même ! . . ." Les crimes que vous connaissez, à la bonne heure ; mais les autres ? . . .

— Terriblement vrai ! joliment raisonné ! cria une voix qui partait du seuil de la hutte. Sir Percival avait recouvert son égalité d'âme, et nous était revenu "incognito" pendant que nous écoutions le comte.

— Il se peut, dis-je, qu'il y ait là-dans quelques vérités ; il se peut aussi qu'elles soient présentées avec beaucoup d'art. Mais je ne vois pas, je l'avoue, pourquoi le comte Fosco dépenserait tant d'exaltation à célébrer la victoire du criminel sur la société ; je ne vois pas, non plus, en quoi ceci peut lui valoir de tels applaudissements.

— Vous entendez, Fosco ? demanda sir Percival. Croyez-moi, faites la paix avec votre aimable auditoire. Dites-lui que "la vertu est une belle chose . . ." Vous aurez du succès, je vous en réponds. . . .

Le comte se mit à rire, en dedans et sans bruit, et deux souris blanches, perdues sous son gilet, prenant peur de l'épée de convulsion volcanique qui soulevait au-dessous d'elles cette montagne de chair, s'élançèrent précipitamment de leur abri pour se réfugier dans leur cage.

— A ces dames, mon bon Percival, de me communiquer leurs idées sur la vertu, dit ensuite le comte. Leur autorité sur ce point vaut mieux que la mienne ; elles savent en effet ce que c'est que la vertu, et moi je l'ignore absolument.

— Vous l'entendez ? dit sir Percival. N'est-ce pas terrifiant ?

— Ce n'est que vrai, répondit tranquillement le comte. Je suis un cosmopolite, et j'ai rencontré dans ma vie tant d'épées de vertu, fort différentes les unes des autres, que je suis un peu embarrassé, à l'âge que j'ai, de décider quelle est la bonne, quelle est la mauvaise. Ici, en Angleterre, il existe une vertu ; là-bas, en Chine, il y en a une autre. John Englishman prétend que sa vertu est la

véritable ; John Chinaman ne veut reconnaître que la sienne.

Quand j'ai dit "oui" à l'un, ou "non" à l'autre, je me trouve aussi embarrassé vis-à-vis de l'homme chaussé de bottes à tiges, que vis-à-vis de l'homme orné d'une queue... Ah! ma jolie petite souricelle! Allons, venez me baiser! Quelles sont donc vos idées particulières, ô ma mignonne, sur ce que doit être un homme vertueux? C'est un homme qui vous tient au chaud et vous nourrit bien, n'est-ce pas?—Excellente nation après tout; car au moins est elle intelligible.

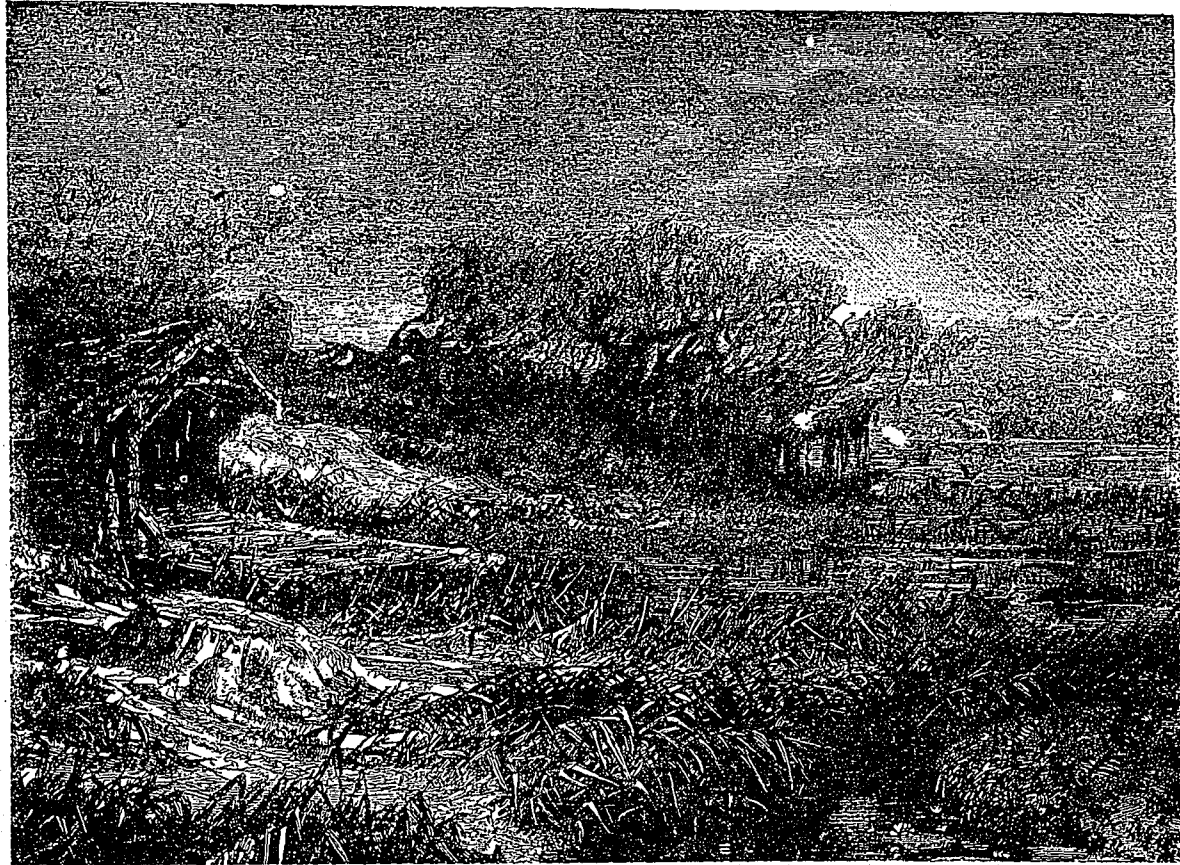
—Arrêtons-nous un moment, comte, interrompis-je. Si j'accepte votre parallèle, je revendiquerai comme incontestable une vertu qui existe en Angleterre et qui n'existe pas en Chine. Les autorités chinoises font mettre à mort des gens innocents, sous les prétextes les plus frivoles. En Angleterre, nous sommes affranchis de toute barbarie de ce genre,— nous ne commettons pas de si effroyables crimes, nous abhorrons de tout notre cœur l'homme qui prodigue le sang humain.

—Vous avez raison, Marian, dit Laura. Votre pensée est juste, et vous l'avez bien rendue.

—Laissez, je vous prie, développer la pensée du comte, dit madame Fosco avec une politesse raide. Vous vous convaincrez, mes jeunes amies, que jamais il ne parle, "lui" sans avoir d'excellentes raisons à l'appui de tout ce qu'il peut dire.

—Merci, mon ange! répondit le comte. Un bonbon vous plairait-il?... Il tira de sa poche, à ces mots, une belle petite boîte d'incrustations, et la posa toute ouverte sur la table.—Chocolat à la vanille! criait cet homme impénétrable, faisant sonner gaiement les bonbons dans la boîte, et saluant à la ronde... offert par Fosco en hommage à la société charmante qui l'entoure.

—Soyez assez bon pour continuer, cher comte, lui dit sa femme, avec une rancu-



Les alternatives d'ombre et de soleil augmentaient l'effet revêche et sombre de ce paysage désert. (page 193).

nière allusion à ma petite personne. Faites-moi le plaisir de répondre à miss Halcombe.

—Miss Halcombe est irréfutable, répartit l'Italien, avec sa courtoisie ordinaire;—c'est-à-dire sur le terrain qu'elle a choisi. Oui! j'en tombe d'accord avec elle, John Bull abhorre les crimes de John Chinaman. Il n'y a pas au monde de vieux gentleman plus prompt à signa-

ler les défauts de son voisin, ni de vieux gentleman plus lent à reconnaître ses propres défauts. Est-il cependant si supérieure en ses mœurs au peuple dont il accuse la moralité? La société anglaise, miss Halcombe, se fait la complice du crime aussi souvent qu'elles s'en montre l'ennemi. Mon Dieu! oui!... Le crime, en ce pays, est exactement ce qu'on le voit ailleurs... il profite, autant qu'il

lui peut nuire, à l'homme qui le commet et aux gens qui dépendent de cet homme. Le plus grand coquin s'en sert à faire vivre sa femme et ses enfants. Pire il s'est montré, plus il attire sur lui vos sympathies. Ses vices aussi lui profitent directement. Un débauché prodigue, qui emprunte sans cesse, obtiendra de ses amis beaucoup plus que le rigoriste contraint pour la première fois, sous le coup

des nécessités les plus pressantes, de demander aux siens quelque assistance. Dans le premier cas, les amis de l'emprunteur trouvent la chose toute simple, et prêtent volontiers. Dans le second, ils sont tout surpris, et ils hésitent.

La prison où le coquin achève sa carrière est-elle donc un endroit beaucoup moins confortable que la "maison de travail" où l'honnête homme malheureux termine la sienne? Lorsqu'un philanthrope "à la Howard" veut soulager la misère, il va la chercher au fond des cachots où souffre le crime,—mais non dans les huttes et les misérables cabanes où la vertu pâtit tout autant.

De deux pauvres couturières affamées, laquelle réussira mieux,—celle qui résiste à la tentation et reste honnête, ou celle

qui succombe à la tentation et commet un vol? Vous savez toutes, mesdames, que le vol enrichira la seconde de ces deux femmes; il rendra son nom populaire, d'un bout à l'autre des Trois-Royaumes, lesquels sont charitables et généreux; et la voilà secourue pour avoir violé un commandement, alors que, si elle l'eût fidèlement gardé, on l'aurait laissée mourir de faim....

Ici, gentille souris à moi! Hop! presto! passez!... Je vous transforme en une respectable lady. Faites halte, ma chère sur la paume de cette grande et grosse main, puis prêtez l'oreille!... Vous épousez, souris, l'homme pauvre dont vous êtes éprise; une moitié de vos amis prend pitié de vous, l'autre moitié vous censure aigrement. Maintenant, tout au con-

traire, vous vous vendez contre beaux deniers comptants, à un homme dont vous ne vous souciez guère; tous vos amis, alors, entonnent un cantique de joie; un ministre du culte sanctionne avec empressement l'infamie de ce marché, le plus vil qui se puisse conclure ici-bas; il vous sourit ensuite, il vous complimente à votre table, si vous avez eu la politesse de l'inviter à déjeuner... Hop! presto! passez!—redevenez souris, je vous ôte la parole: car si vous réstez plus longtemps lady, vous allez me dire que "la société abhorre le crime", et alors, ô souris, je douterai que vos yeux et vos oreilles vous servent à quelque chose....

N'est-ce pas, lady Glyde, que je suis un méchant homme? Je dis tout haut ce que les autres se contentent de penser;

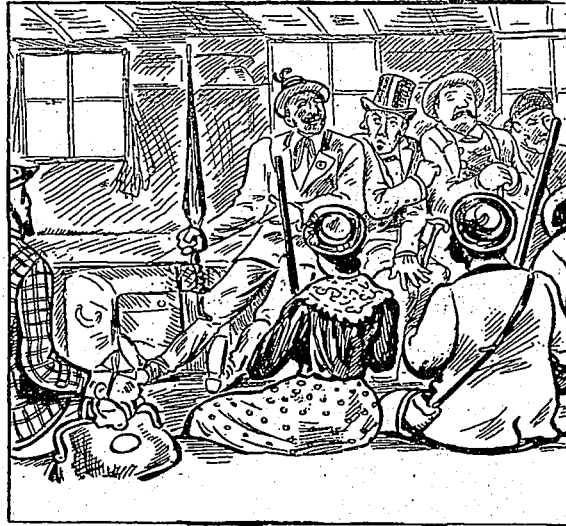
et lorsque le reste du monde s'accorde sans mot dire pour accepter le masque à titre de visage, c'est ma main, cette main téméraire, qui déchire le carton rebondit, et montre au-dessous les os décharnés qu'il recouvrait. Avant de me faire encore plus de tort dans votre estime, je me lèverai sur ces grosses jambes d'éléphant dont le ciel m'a pourvu, et j'irai prendre un peu l'air de mon côté. Chères ladies, pour parler comme votre Shéridan, je m'en vais—et vous laissez ma réputation à exploiter....

(à suivre.)

DEVINETTES



D'après le mandat d'arrestation : Un homme dans la cinquantaine, chauve, à moustache, louchant, jambes en X, est supposé caché ici. Où est-il ?

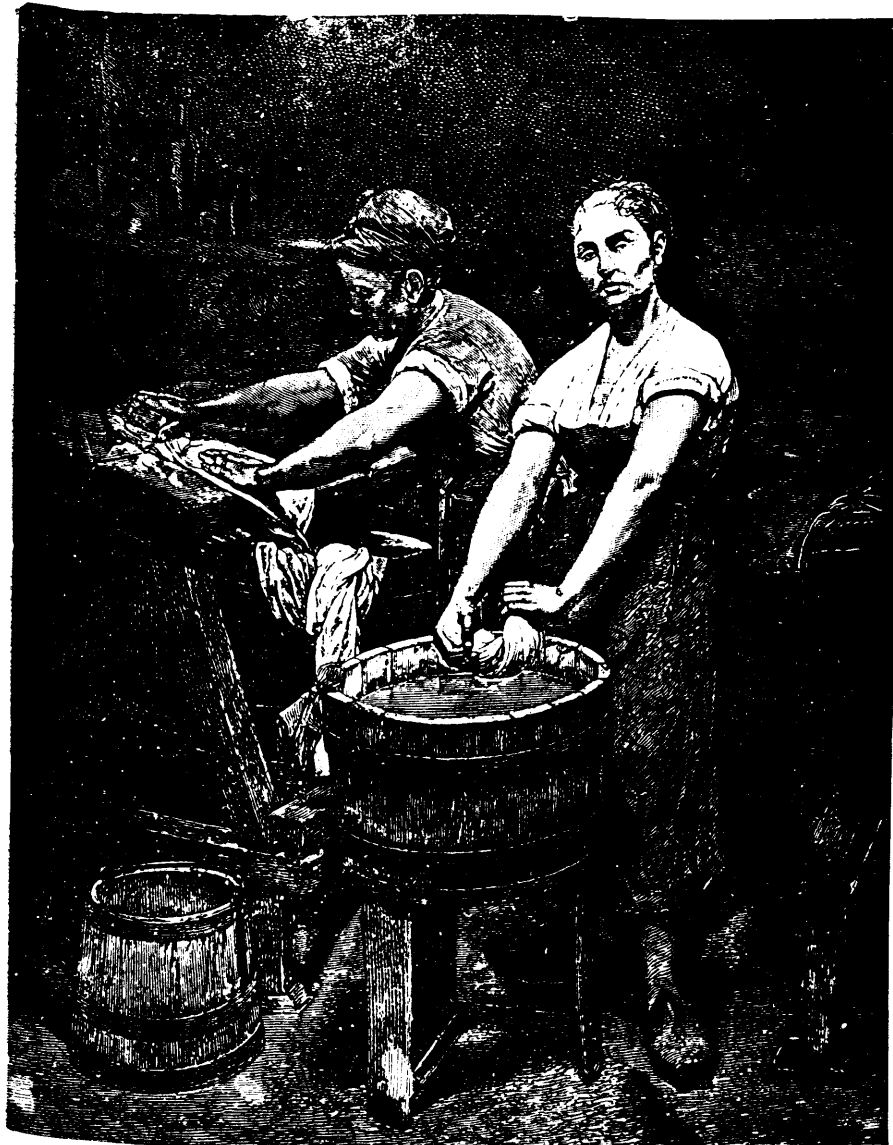


— Monsieur, s'il vous plaît d'avancer un peu ?
— Fâché, mais je ne puis; Mad. Full est assise là.— Voyez-vous ?



Comment, il n'y aurait plus de billets! Ce serait amusant! Où est ce "Lion des Billets"?— Cherchez-le.

BEAUX-ARTS



LES BLANCHISSEUSES—TABLEAU DE F. PELEL

ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Bâtisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42

Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de
première qualité et de Patrons
les plus nouveaux.

WILSON SMITH

COURTIER EN VALEURS

DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures
Municipales, Bons du Gouverne-
ment et Actions de Chemin de fer,
Valeur de première classe conve-
nables pour placements en fidéi-
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES

CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleurs chez
J. G. A. Gendreau, Dentiste
20, Rue St-Laurent

TEL. BELL 2018 MONTREAL.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres, Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques Echanges de Livres.

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,
TELL. BELL 1990 1817, RUE NOTRE-DAME
CATALOGUE EXPEDIE FRANCO.



— Quel est le chemin qui conduit à la rivière ?
 — Tournez à droite et suivez votre nez.
 — Dites donc, vous ! est-ce que mon nez a l'air de connaître l'eau ?..



— Quelle belle invention, ma femme, que ce papier tue-mouche ; je n'en manque pas une !

Tout amateur devrait fumer les Cigares et Cigarettes

ABERDEEN 10 CTS
LITTLE BUCK 5 CTS

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory

1200, 1202, 1204, Rue St-Laurent

MONTREAL



83, RUE WOLFE, 83

MONTREAL

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTÉ AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le

Seuls AGENTS au CANADA :

LAPORTE, MARTIN & CIE

Epiciers en Gros - MONTREAL.

Theo. A. GROTHE

HORLOGER - -

ET BIJOUTIER

En GROS et en DETAIL

95¹/₂, RUE ST-LAURENT

MONTREAL